

**LES MASQUES**  
**DU MYTHOMANE**  
**INFLUENCEUR**



- 1. Avant-propos**
- 2. Présentation de l'auteure**
- 3. Ceux qui ont cru**
- 4. Présentation des membres**
  - 4.1 Yvan Okoumé**
  - 4.2 Kevin Dago**
  - 4.3 Les frères N'Guessan**
  - 4.4 Marielle Aboa**
- 5. Premiers pas dans l'ombre d'un événement grandiose**
  - 6. Quand le rêve s'élargit**
  - 7. Quand le rêve prend forme**
  - 8. Du rêve à la méfiance**
- 9. Entre pression, négociation et promesses**
- 10. Engagés: assez de mépris, les présidents réclament leur place**
  - 11. Présentation d'Ézéchiel Kouassi**
  - 12. La fédération, un pilier silencieux**
    - 13. Encarts spéciaux**
      - 13.1 Président de mon cœur**
      - 13.2 De nos mains, il a grandi**
    - 14. Le 13 octobre tant attendu**
  - 15. Le couronnement d'un combat**
  - 16. L'épilogue après la finale**
- 17. Centré sur le refus de partager et la rupture**
  - 17.1 Le silence jusqu'à la rupture**
  - 17.2 Rien à partager, tout à perdre**
  - 17.3 Jusqu'à la fin, il a gardé pour lui**

## Avant-propos

Ce livre, c'est un cri. Un cri que j'ai longtemps gardé en moi. Un cri étouffé derrière des sourires, des silences, de la loyauté... et parfois, beaucoup de douleurs.

J'ai vécu une aventure unique, intense, pleine d'espoir. J'y ai mis mon cœur, mon énergie, ma confiance, ma foi en l'humain. Mais j'ai aussi connu la trahison, l'effacement, l'injustice. Derrière un événement applaudi par tous, il y avait une réalité que peu soupçonnaient.

Ce n'est pas un règlement de comptes. C'est un témoignage. Le mien. Une manière de ne pas laisser mon vécu mourir dans le silence. Une façon de protéger ceux qui, demain, s'engageront dans un projet en croyant que tout le monde avance avec un cœur pur.

Si mes mots peuvent ouvrir les yeux, éveiller les consciences, ou simplement apaiser une personne qui se sent oubliée malgré tout ce qu'elle donne... alors j'aurai accompli quelque chose d'utile.

Voici les masques tombés. Voici ma vérité. Trois années s'écoulées depuis. Trois années de silence, de réflexion, de cicatrisation. Aujourd'hui, je suis prête à parler

### Présentation de l'auteur

Je suis **Traoré NaLoh**, une jeune femme ivoirienne, titulaire d'une **maîtrise en droit privé, spécialité affaires judiciaires**.

Mon parcours m'a appris à **observer**, à **questionner**, et surtout à **affronter les réalités**, aussi dures soient-elles.

Au-delà des titres et des diplômes, je suis avant tout **une femme passionnée, impliquée**, profondément attachée aux valeurs d'**engagement**, de **vérité** et de **justice**.

Ce livre est **l'empreinte d'une expérience marquante** à la fois douloureuse et révélatrice que j'ai choisi de poser sur le papier **non pas pour accuser**, mais pour **témoigner**.

Par souci de **confidentialité** et par **respect pour les personnes mentionnées dans ce récit**, certains noms, ont été **modifiés**.

Je suis **NaLoh Traoré**, et mon histoire commence en **février 2022** sans que je ne me doute un seul instant qu'elle marquerait un tournant décisif dans ma vie.

Ce que vous allez lire ici n'est **ni un roman, ni un règlement de comptes**, mais **ma vérité**. Celle d'une jeune femme embarquée dans une aventure où **illusions et déceptions** ont côtoyé **force et résilience**.

A cette période, ma vie était rythmée par mes ambitions. Je me préparais à Intellect groupe pour le concours de l'ENA, cycle supérieur et moyen un défi que j'avais décidé d'affronter avec détermination. En parallèle, je menais mes activités de vente de lapins, une petite entreprise que je gérais avec sérieux, qui m'apprenait la discipline, la gestion et l'indépendance.

À travers ces pages, vous me percevrez peut-être comme **une fille naïve**, peut-être comme **une battante**, ou simplement comme **une âme sincère** qui a cru en un projet, en des personnes, et surtout, **en ses rêves**.

C'est dans ce contexte que j'ai rencontré **Jordan Mendy**, influenceur ivoirien.

**Jordan**, c'est le nom que vous retrouverez tout au long de ce récit. Un jeune homme simple, ambitieux et déterminé. Plus que sa personne, c'est **notre vision commune, nos ambitions partagées et notre élan collectif** qui ont donné naissance à cette aventure

## **CEUX QUI ONT CRU : PRESENTATION DES MEMBRES**

Mais Jordan Mendy n'était pas seul dans cette aventure.

Autour de lui, d'autres visages s'étaient greffés au projet, chacun avec sa personnalité, son énergie, son histoire.

Il y avait ceux qui y croyaient dès le départ, ceux qui observaient avant de s'engager, et ceux qui sont arrivés plus tard, attirés par la lumière que le projet commençait à dégager.

C'est dans ce contexte que je fis la rencontre de Jordan Mendy.

La connexion s'est faite par l'intermédiaire de Yvan Okoumé, le petit ami de ma camarade Awa. Un soir, Yvan me contacta pour me demander de rédiger des textes pour un influenceur avec lequel il collaborait. Je le fis sans arrière-pensée, pensant simplement rendre service au chéri de ma camarade.

Il m'expliqua brièvement le projet par téléphone : il s'agissait d'organiser un événement sportif d'envergure, à l'image du Super Bowl américain. J'écrivis donc les premiers textes à distance.

Un jour, Yvan me proposa de passer au bureau pour une meilleure relecture. Il m'envoya la localisation. Sur place, je rencontrai pour la première fois Jordan, ainsi que Kevin Dago, son designer.

L'ambiance était chaleureuse. Je fis ce pour quoi j'étais venue, puis je rentrai chez moi pour la suite.

Nous avons continué à travailler à distance, jusqu'au jour où Jordan me proposa de rester et de m'investir davantage dans le projet.

Nous n'avions jamais parlé de salaire.

À ce moment-là, l'équipe se composait de M. Brice N'Guessan, Loïc N'Guessan, Kevin Dago, Yvan Okoumé et Jordan Mendy.

En apparence, tout allait bien...

Avec le temps, d'autres membres vinrent grossir les rangs, notamment Marielle Aboa.

Ce projet nous liait...

Et pourtant, ce qui ressemblait à une équipe soudée se révéla bien plus tard n'être qu'une illusion de famille.

Puisque Jordan Mendy était le fil conducteur de cette aventure, je vais vous expliquer comment s'est faite la rencontre avec chacun des membres cités plus haut.

Derrière chaque personne qui a rejoint cette aventure, il n'y avait pas de hasard : chacun portait une motivation, une confiance placée en un projet très prometteur... mais qui, en réalité, cachait bien des zones d'ombre.

C'est à ce moment-là qu'Yvan Okoumé est entré dans l'histoire.

Tout a commencé lors de la première conférence de presse à Astéria Palace.

À la fin de la conférence, Yvan, photographe passionné et audacieux, s'est approché de Jordan Mendy. Il lui proposa ses services, exprimant son envie sincère de contribuer au projet.

Ce rendez-vous fut le point d'entrée d'Yvan dans l'équipe, où il devint rapidement un pilier, apportant non seulement son talent, mais aussi son soutien moral.

## PRESENTATION DE KEVIN DAGO

Kevin dago designer de talent ,graphiste reconnu est entre dans l'aventure d'une manière assez professionnelle .tout à commencer lorsqu'il reçut une capture d'écran d'un ami .celle-ci montrait une offre d'emploi publiée par l'influenceur sur ses réseaux .l'annonce recherchait un rédacteur, un photographe et un désigner pour un grand projet à venir .intéressé ,il envoya rapidement un courrier de candidature et fut accepté sans délai .curieux ,Jordan mendy consulta les réseaux de Kevin dago ,il reconnut le potentiel. Une rencontre fut organisée en ligne via WhatsApp. Jordan mendy séduit par le portfolio, le valida aussitôt. Kevin déclara que le projet était si ambitieux qu'il était prêt à quitter son poste actuel pour s'y consacrer entièrement. Les discussions autour de son salaire furent particulière .Jordan proposa un paiement tous les six mois au lieu du Salaire mensuel ,prétextant une meilleure [organisation.il](http://organisation.il) parla même d'un envoi via western union ,qui n'arriva jamais...

Malgré les doutes Kevin décida de commencer à travailler à distance

En tant que designer graphiste, il Produisait les maillots ,les logos ,et autres supports visuels du projet .Puis convaincu par l'engagement apparent .Jordan affirma avoir un studio de 3D .ce qui s'avéra faux .En réalité ils travaillaient depuis le bureau prêté par Mr Bice N'Guessan .petit à petit Kevin se rendit compte qu'il n'y avait pas d'argent ,mais il choisit de garder espoir .Il alla même jusqu'à quitter son logement pour vivre au bureau ,convaincu par l'énergie de l'équipe et la rigueur rassurante de Mr Brice et Loïc N'Guessan

## PRESENTATION DES FRERES N'GUESSAN

M. Brice N'Guessan, expert-comptable de grande renommée, a connu Jordan Mendy par l'intermédiaire de Cédric Ayemou dans le cadre d'un projet de développement informatique. À l'époque, M. N'Guessan devait accompagner Cédric dans la structuration de ce projet. C'est au fil de leurs échanges que Cédric lui parla d'un partenaire basé aux États-Unis, censé soutenir financièrement l'initiative.

Très vite, la réalité dévia des promesses. Un montant de 2 000 dollars envoyé par Mr Brice, destiné à l'achat de matériel informatique, fut envoyé à Jordan. Mais au lieu d'être utilisé comme convenu, cet argent servit à financer son billet d'avion pour venir en Côte d'Ivoire. Une fois sur place, Jordan proposa l'idée d'un tournoi pour aider à financer le projet. Les contours étaient encore flous, mais M. N'Guessan choisit d'y croire. Il investit, avec l'espoir que le temps jouerait en sa faveur. Ce même jour, M. Loïc N'Guessan frère cadet de Brice, entre lui aussi dans l'histoire. Présent à la rencontre, il échange avec Jordan sur leurs compétences respectives.Mr Loïc mentionne qu'il travaille dans le domaine de la 3D, ce qui suscite immédiatement l'intérêt de Jordan. Quelques temps après, ce dernier revient avec une idée ambitieuse : organiser un grand tournoi sportif et construire un stade.

Malgré les doutes initiaux, Jordan présenta des documents déjà montés ,L'équipe analyse et reconnaît que le projet a du potentiel

C'est ainsi que les deux frères, convaincus du potentiel du projet, s'y engagent ensemble, avec l'envie d'apporter leur expertise. Mais ce qu'ils ignoraient encore, c'est que cette aventure, pleine de promesses, les mènerait sur un terrain bien plus complexe que prévu.

## **PRESENTATION DE MARIELLE ABOA**

Marielle Aboa est arrivée un peu plus tard dans l'aventure

Elle nous confiera qu'elle échangeait avec Jordan Mendy à distance depuis plus d'un an, dans le cadre d'une potentielle collaboration entre lui et l'entreprise où elle exerçait comme commerciale, un rôle qui faisait d'elle un véritable porteur d'affaires.

Ingénieure pétrolière formée à l'INPHB, elle détenait également une licence en communication marketing un profil polyvalent qui, au fil du temps, a fini par susciter l'intérêt de Jordan. C'est ainsi qu'elle rejoindra physiquement l'équipe, bien que son arrivée n'ait pas été officiellement annoncée par ce dernier.

Ce livre est le fruit d'un long silence, d'un vécu souvent étouffé, parfois nié, mais toujours présent dans ma mémoire. Il retrace mon engagement au cœur d'un événement sportif qui, aux yeux du public, fut un succès... mais dont les coulisses révèlent une toute autre réalité.

Derrière les projecteurs, les caméras, les maillots, les discours et les likes, il y avait des sacrifices, des trahisons, des tensions, des mensonges... et une vérité que personne n'a jamais voulu entendre. J'ai choisi de raconter ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu, ce que j'ai ressenti non pour accuser, mais pour témoigner.

Car trop souvent, ceux qui construisent dans l'ombre sont oubliés. Trop souvent, ceux qui clament la réussite sont ceux qui ont utilisé les autres comme marchepied. Ce livre est ma manière de rendre justice à mon engagement, à ma voix, à mon vécu.

À travers ces pages, je souhaite aussi laisser un héritage : un héritage de lucidité, d'intelligence, d'expérience. Pour que d'autres jeunes, d'autres femmes, sachent à quoi s'attendre lorsqu'ils se lancent dans une aventure collective. Pour qu'ils apprennent à reconnaître les vrais visages... derrière les masques.

## **PREMIERS PAS DANS L'OMBRE D'UN EVENEMENT GRANDIOSE**

Avant même mon arrivée dans l'équipe, le projet avait déjà pris une certaine forme. La création des logos et des maillots était en cours, confiée à Dago Kevin, le designer du groupe. Il travaillait avec sérieux et passion, traduisant visuellement l'ambition que portait ce projet.

Le but était clair : asseoir le plus grand événement sportif jamais réalisé en Côte d'Ivoire, à l'image du Super Bowl américain. Une compétition nationale avec à la clé un projet ambitieux de construction de stade et une cagnotte impressionnante : 80 millions de francs CFA. La répartition était déjà pensée : 40 millions pour le vainqueur, 20 millions pour le deuxième, 10 millions pour le meilleur buteur, 5 millions meilleur joueur et 5 millions pour le public fair-play.

Autour de cette vision, l'idée de créer des clubs s'était imposée. Chaque club devait représenter une ville ou une communauté, des couleurs, son identité, son équipe. Il y avait une volonté de structurer quelque chose de grand, de professionnel. On parlait de groupes, de recrutements, de maillots personnalisés, de staff technique, tout était pensé dans le détail.

Concernant le tournoi, j'étais intégrée à un groupe réunissant les présidents de clubs. Mon rôle consistait à échanger avec, eux leur transmettre les informations importantes et répondre à leurs inquiétudes. Au départ, le dialogue était tendu. Ils paraissaient fermes, méfiants. Mais derrière cette dureté, je sentais surtout une grande prudence.

Le projet annonçait une inscription de 100.000francs par clubs.

Et moi, en intégrant cette aventure, je suis venue renforcer cette dynamique déjà en cours du moins, c'est ce que je croyais.

Nous occupions les locaux appartenant à Mr Brice N'Guessan un homme d'une rare élégance ,doté d'une grande gentillesse et d'un intellect [remarquable.il](http://remarquable.il) nous a ouvert les portes de l'un de ses bureaux, nous accueillant comme des partenaires à part entière, situé au 35e arrondissement avec une générosité sincère .son cadet Mr Loïc N'Guessan jouait aussi son rôle discret mais essentiel, c'est grâce à ses ordinateurs que nous avons pu travailler. Car nous étions tous arrivés sans rien main. Pour ma part, j'avais un léger avantage. J'habitais a BONOUMIN .je pouvais donc entrer chez moi chaque soir. Mais Jordan, Yvan et Kévin eux dormaient sur place. Le bureau était devenu leur refuge, leur maison, ils s'y lavaient, y vivaient, y travaillaient sans relâche.Au commencement, nous avons osé annoncer le pari de réaliser le plus grand tournoi jamais organisé. Rien que cette annonce suffisait à créer l'effervescence, à attirer les regards et à réveiller les rivalités.

Lui, de son côté, cultivait une image de modestie. On le voyait s'installer dans un kiosque de quartier, acheter des galettes au bord de la route ou partager un garba, comme pour rappeler qu'il était resté proche du peuple. Ce contraste avec son passé luxueux, qu'il avait longtemps exhibé, surprenait plus d'un. Mais derrière cette stratégie se cachait un objectif bien clair : gagner la sympathie du public ivoirien en jouant la carte de la pitié.

Et sur ce volet, nous avons su travailler en amont. Chaque fois qu'il passait sur un plateau télé, l'angle était savamment orienté. Nous savions que la victimisation fonctionnerait, que le public allait s'attacher à cette image d'homme incompris et critiqué, mais toujours simple et proche du peuple.

Pendant ce temps, entre lui et deux influenceurs en particulier, la tension montait d'un cran. Les attaques se faisaient de plus en plus virulentes : on le traitait de menteur, on remettait en doute ses intentions et sa capacité à tenir ses promesses. Les réseaux sociaux devinrent le champ de bataille où chacun voulait imposer sa vérité.

Cette guerre d'ego, mêlée à une mise en scène savamment travaillée, allait marquer à jamais le tournant de mon histoire. Car si le public voyait en lui une victime, moi je voyais déjà les contours d'un personnage bien plus complexe.

Ce que j'ignorais encore à ce moment-là, c'est que derrière les belles promesses et les ambitions affichées, je mettais ma confiance, mon énergie et même l'avenir de mon petit frère entre les mains d'un homme instable , vivant dans ses illusions.

Au fil du temps, je me rendis compte que Jordan, pourtant au centre du projet, avait de sérieux problèmes. Il était dépendant à la drogue, et souvent, on le retrouvait dans le bureau dans un état second. Il semblait vivre dans un monde parallèle, nourri de souvenirs passés, de rêves irréels, et d'une relation qu'il prétendait ne pas regretter avec son ex également influenceuse beninoise.

Dans la réalité, il ne parvenait même pas à subvenir à ses besoins les plus basiques

Je suis alors devenue une sorte d'aide tombée du ciel. J'essayais de l'épauler du mieux que je pouvais, même financièrement. Parfois, il n'arrivait pas à payer les véhicules qu'on utilisait, et je devais demander l'aide de ma mère pour qu'on tienne.

Il y avait même des jours où je prenais de la nourriture à crédit chez mon ami Franck, dont la mère tenait une petite cave non loin du 35<sup>e</sup> arrondissement. C'était devenu notre routine, une habitude presque naturelle. Jusqu'au jour où une violente dispute éclata entre lui et moi. En pleine colère, il me lança :

Quand on n'a pas d'argent, on ne prend pas la nourriture à crédit.

Ses mots m'avaient blessée plus que je ne voulais l'admettre. Dès lors, je ne remis plus les pieds là-bas. Il me fallait désormais trouver un nouveau point de chute pour manger.

Et pourtant, ironie du sort, alors même que la visibilité du projet grandissait et suscitait l'engouement, Franck se vantait auprès de ses connaissances en affirmant que nous mangions chez lui.

Malgré cette précarité, nous formions une sorte de famille. On riait ensemble, on partageait des repas simples, on vivait des moments vrais, de complicité sincère.

Mais derrière ces rires, la réalité demeurait : le projet commençait enfin à prendre forme, mais pour aller plus loin, il fallait de l'argent.

J'étais celle à qui les parents confiaient l'argent de la scolarité de mon petit frère.

Alors, dans un élan de foi ou peut-être de folie je pris une décision risquée : utiliser ces fonds pour soutenir le projet, convaincue qu'il me les restituerait dès qu'il recevrait les 3 millions tant attendus.

Quand il reçut finalement les trois millions, il ne me remit pas un seul franc.

Pire encore, il donna jusqu'à 500 000 francs à sa copine de l'époque pour qu'elle s'achète un téléphone.

Quand j'appris cela par Marielle, j'étais brisée. Je me suis isolée dans les escaliers et j'ai pleuré, le cœur lourd, profondément déçue.

La pression à l'école devenait insoutenable : mon petit frère risquait l'expulsion.

Heureusement, un ami de lycée, comptable dans l'université de mon frère, m'a couverte. Grâce à lui, j'ai pu reprendre mon souffle... du moins pour un temps.

Il comprit que je n'étais pas contente. Plus tard, il me dira ce dont on l'accusait était faux. Et m'a juré qu'il croyait toujours au projet.

Yvan connaissait une dame qu'il considérait comme sa vieille mère, une actrice très connue du showbiz ivoirien. Elle animait une émission qui cartonnait à l'époque. Voulant redorer l'image de Jordan, il entra en contact avec elle et la supplia de le faire passer dans son émission télé. On croyait encore qu'un passage à l'écran pourrait rétablir la réputation de Jordan.

Jordan accepta immédiatement. Sur le plateau, il se retrouva face à l'un des influenceurs qui s'opposaient publiquement à lui. Cette confrontation, avec les questions pertinentes posées par l'animatrice, marqua un tournant décisif : c'est à partir de là que la victimisation prit forme. Jordan



apparaissait comme l'homme seul contre tous, incompris mais résilient. Le public commença à le voir autrement.

Mais derrière cette façade médiatique, les tensions internes ne faisaient que s'amplifier. Bien que l'entraide et la solidarité aient longtemps règne, les premières fissures tensions commencèrent à apparaître, notamment avec Yvan. Les difficultés s'intensifiaient, les journées devenaient longues et épuisantes.

C'est dans ce climat que nous fîmes la rencontre de Morgane et de son époux, censés apporter une touche plus professionnelle au projet. Morgane proposa de réaliser une interview destinée à présenter Jordan comme un homme d'affaires accompli, en cohérence avec l'image que nous voulions construire autour de lui.

Le jour de l'interview arriva. Nous avons sollicité une maison de couture, à qui nous avons promis de la visibilité en échange de tenues que Jordan porterait lors de ses apparitions.

Ce soir-là, nous rentrâmes très tard. Étaient présents : Yvan, Marielle, Kevin, Jordan et moi. L'équipe de Morgane n'étant pas encore informée que nous n'avions pas un sou en poche, Yvan sollicita l'aide de son vieux père, qui possédait déjà le matériel nécessaire pour une interview.

Il m'indiqua l'endroit où récupérer le matériel. Yvan affirmait s'y connaître : l'idée était d'enregistrer l'interview la veille et de faire croire, deux jours plus tard, qu'elle était diffusée en direct. Mais le montage fut un désastre. Le son était médiocre, les images peu convaincantes... Malgré tout, nous n'avions pas le choix : l'interview fut postée.

Le jour de la diffusion prévue, une dispute éclata. Yvan, contrairement à ce qu'il affirmait, ne maîtrisait rien. Jordan, furieux mais impuissant, baissa la tête et décida tout de même de publier la vidéo sur ses réseaux. Les internautes attendaient.

Yvan me lança, sur un ton condescendant, qu'il allait voir sa femme Awa, comme pour esquiver la situation, alors même qu'il savait qu'il avait fauté. J'ai finalement dû me rendre chez ma camarade Awa, où il se trouvait.

Sur place, il lui donna une version arrangée, essayant de se justifier. Mais je n'ai pas laissé passer. Je lui ai dit, en face d'elle, que rien de ce qu'il racontait n'était vrai.

Face à l'évidence, il finit par présenter ses excuses à Jordan.

C'est peu après cet épisode que surgit le sujet des véhicules. N'ayant pas de pièce d'identité en sa possession, Jordan confia à Yvan la responsabilité de louer les voitures en son nom. Il refusait catégoriquement de présenter son passeport, de peur qu'il ne se retrouve un jour exposé sur les réseaux sociaux.

Un jour, alors que l'un des véhicules tardait à être restitué, Yvan prit une décision inattendue : il communiqua lui-même la localisation de Jordan aux services de location. Ce jour-là, je découvris une vérité qui bouleversa ma perception sur Yvan. Contrairement à l'image qu'il aimait projeter celle d'un homme installé dans des quartiers huppés Jordan vivait en réalité bien autrement.

Lorsqu'il ne voulait pas que les frères N'Guessan sachent qu'il dormait au bureau, il trouvait refuge chez son oncle, dans un petit motel très reculé de la ville, un lieu discret appelé *La Maison Bellevue*.

Le geste d'Yvan fut perçu comme une trahison. Les tensions montèrent d'un cran. La confiance, déjà fragile, se rompit complètement. Pourtant, bien avant que tout ne bascule, j'avais plusieurs fois plaide pour qu'il reste. Je rappelais sans cesse que c'était grâce à lui si je faisais aujourd'hui partie de cette équipe. Mais mes mots n'ont pas suffi. Jordan inflexible, finit par prendre la décision de l'écartier.

Mais en dehors de cette illusion dans laquelle Morgane et son époux étaient tombés, notre réalité à nous était tout autre. Chaque jour, nous faisons face à des défis. Derrière l'apparence d'un projet bien ficelé et d'une équipe structurée, se cachait un quotidien rythmé par le manque, la débrouille et une foi profonde en ce rêve collectif.

Nous n'étions pas des employés. Nous étions de jeunes gens, rassemblés autour d'une idée ambitieuse, prêts à tout donner malgré les conditions difficiles. On vivait ensemble, on mangeait ensemble, on partageait les galères. C'était ça, notre force.

Ce projet, pour nous, était bien plus qu'un simple tournoi.

Mais comme tout bon manipulateur, Jordan ne lui avoua pas la réalité. Il ne dit jamais que nous étions des partenaires unis par un rêve. Non. Il préféra lui faire croire que nous étions ses employés, qu'il était seul aux commandes, et que nous étions simplement là à son service.

Séduite par ce discours et l'image qu'il affichait en ligne, Morgane finit par nous percevoir comme un poids. Elle pensait que nous l'encombrions, que Jordan serait plus efficace seul.

Un contrat fut signé entre eux : 30 millions pour le travail qu'elle devait apporter.

Mais très vite, la réalité la rattrapa.

## **QUAND LE REVE S'ELARGIT**

Au départ, *Taxigo* n'était encore qu'un rêve : celui de lancer une application de taxis 100 % ivoirienne. Mais très vite, un obstacle majeur s'est imposé : nous n'avions ni agrément, ni registre de commerce. Selon la loi ivoirienne, nous ne pouvions donc pas exploiter l'application pleinement. Nous avons reçu plusieurs avertissements nous enjoignant à nous mettre en règle. Cela a déclenché une série de démarches administratives

Face à cette situation, Marielle et moi nous sommes lancées dans une véritable course contre la montre. Il nous fallait trouver un cabinet capable de nous fournir un registre de commerce en moins de trois jours.

Les démarches furent longues et éprouvantes. Après plusieurs pistes infructueuses, nous avons enfin trouvé le bon contact.

Dans un premier temps, nous nous sommes rendues au cabinet pour expliquer notre projet et notre urgence. Le gérant, séduit par notre détermination et par le potentiel de *Taxigo*, a souhaité en savoir davantage.

Nous avons alors convenu d'un second rendez-vous, cette fois dans une grande surface publique de la place.

Ce jour-là, tout s'est joué : le registre, qui aurait normalement coûté 300 000 francs CFA, nous fut finalement accordé gratuitement, en échange de 15 % des parts de *Taxigo*.

Quelques jours plus tard, le registre fut présenté publiquement comme si nous l'avions depuis toujours une manière de faire taire certains détracteurs qui doutaient encore de notre sérieux.

Quant à l'agrément, nous avons fini par l'obtenir également. Lui et moi sommes allés le récupérer ensemble.

Mais après cela, il ne répondit plus jamais aux appels du monsieur du cabinet... un silence que nous n'avons jamais vraiment su expliquer.

Dans le même temps, le projet *Taxigo* commençait à se structurer davantage. J'y fus nommée sous-directrice, tandis que Marielle Aboa en assurait la direction.

Très vite, le bureau devint un lieu de passage pour de nombreux partenaires désireux d'associer leur image à l'application, en mettant leurs flottes de véhicules à disposition.

Développée par *KodeAfrique*, l'entreprise de Cédric Ayemou, *Taxigo* comptait déjà des milliers d'inscrits. Une caution de 15 000 francs CFA était demandée aux chauffeurs pour intégrer la plateforme. Mais face aux interrogations grandissantes du public, nous avons dû ralentir la promotion cette caution éveillait de plus en plus la méfiance.

Puis, tout bascula.

Un jour, la police économique convoqua Cédric Ayemou et Jordan. Ce jour-là, Jordan était avec moi, Kevin Dago et son meilleur ami. L'affaire prenait désormais une tournure plus grave : il s'agissait d'une potentielle escroquerie.

Monsieur Brice N'Guessan était également présent. Nous sommes restés de midi à 20h, dans une atmosphère lourde et tendue.

J'enchaînais les allées et venues dans le couloir pendant que Jordan était auditionné, incapable de rester en place tant la tension était forte. Nous étions en plein mois sacré du ramadan, et je m'étais isolée dans un endroit calme pour prier, demander à ALLAH de nous libérer de ce que nous traversons. Je ne suis une personne religieuse au sens strict ou fanatique, mais je crois profondément que la meilleure façon de vivre sa foi, c'est notre cœur et les actions que nous posons au quotidien. Malgré cette parenthèse de recueillement, inquiétude ne me quittait pas. Elle revenait par vagues, de plus en plus fortes, jusqu'à un moment donné, je finisse par ouvrir discrètement la porte pour voir comment il allait. Le commissaire, remarquant mon inquiétude, me rassura d'un geste calme.

Pendant ce temps, Marielle m'appelait sans relâche, cherchant à comprendre ce qu'il se passait. Finalement, nous avons été relâchés, sans suite immédiate.

Les semaines suivantes, d'autres jeunes rejoignirent l'aventure, souvent sans mesurer les véritables enjeux. Le premier mois, nous étions incapables de les rémunérer.

Pourtant, l'espoir demeurait : nous croyions encore que le projet prendrait vite de l'ampleur, que les flottes arriveraient et que les paiements suivraient. Mais la réalité finit par rattraper notre idéal.

Les choses éclatèrent lorsqu'une nouvelle recrue divulgua certaines informations sensibles. Le scandale prit forme, et l'affaire commença à se propager.

Nous avons tenté de calmer les tensions, mais les doutes s'étaient déjà installés.

Dès lors, des réunions de crise se tenaient régulièrement, en présence de monsieur Brice, Marielle, Kevin, Jordan et moi-même.

Le rêve collectif commençait peu à peu à vaciller.

## **LE REVE PREND FORME**

Retour à l'essentiel malgré cet échec, nous avons choisi de ne pas nous laisser abattre. Le projet de taxis s'était effondré, mais notre objectif premier demeurait intact : le tournoi. C'était ce rêve-là qui nous avait réunis, ce rêve qui continuait d'alimenter notre énergie, nos espoirs, notre foi. Il fallait revenir à l'essentiel, à ce qui nous animait dès le départ. Le terrain. Les équipes. L'ambition de faire vibrer tout un pays.

Après les turbulences, il fallait rebondir. Et c'est petit à petit, le rêve prenait forme. Des actions concrètes voyaient le jour, des portes s'ouvraient. Le tournoi n'était plus une idée abstraite, il devenait un projet tangible.

Nous avons été invités par le maire d'Abobo, la commune où il avait grandi. C'était un moment fort, symbolique même. En tant que parrain de l'événement, il nous convia officiellement à venir donner le tempo. Tout prenait alors une tournure plus sérieuse, plus officielle.

Pour l'occasion, nous avons fait appel à un couturier : un homme passionné, excentrique, qui croyait sincèrement en notre projet. Il accepta de nous confectionner le costume presque gratuitement, se contentant d'une petite contribution. Pour lui, c'était une opportunité de se faire remarquer ; pour nous, une main tendue dans un contexte où chaque franc comptait.

Le jour J arriva enfin. Le costume, fait sur mesure, fut livré à temps. Nous avons également sollicité un vidéaste pour immortaliser la rencontre. Tout semblait prêt, tout semblait fluide.

Je me souviens encore de cette première rencontre avec le maire d'Abobo. J'y étais avec Marielle, Morgane et Jordan.

Ce jour-là, c'est le mari de Morgane un très bel homme, grand, charismatique... exactement mon style, comme je l'avais confié à l'équipe en riant qui était venu me récupérer au bas du bureau pour nous y conduire. L'ambiance était légère, pleine d'énergie et d'espoir.

La séance de travail fut productive. Ce jour-là, j'ai senti que nous avançons vraiment, que quelque chose prenait forme.

Mais derrière cette apparente réussite, une ombre planait. Le vidéaste, dont la prestation coûtait entre 200 et 300 mille francs, avait terminé son travail et attendait son paiement. Aucun de nous ne connaissait réellement le montant au départ. Ce n'est que plus tard que nous avons appris la somme exacte... mais à ce moment-là, il était déjà trop tard.

Le jeune homme ne cessait de nous relancer, avec cette impatience mêlée de respect qu'ont ceux qui comptent sur leur travail pour vivre.

Chaque fois, je devais inventer des excuses, promettre un virement qui n'arrivait pas, trouver les bons mots pour apaiser. C'était embarrassant, mais je n'avais pas le choix.

Pendant ce temps, Kevin poursuivait son travail sur les maillots, concentré, déterminé.

Chacun avançait à sa manière malgré les zones d'ombre, malgré les réalités qu'on cachait derrière nos sourires et nos beaux discours.

Une conférence de presse fut organisée avec les différents présidents de clubs. Ce fut une réussite totale.

Fier du travail accompli, Jordan ne manqua pas d'en parler à tout le monde, mettant en avant mon sens de l'organisation et mon engagement.

Nous préparions désormais la grande cérémonie de lancement du tournoi.

Le jour J approchait à grands pas. Il fallait absolument présenter les maillots au grand public et au maire, notre parrain.

Kevin devait finaliser les visuels des maillots afin qu'ils soient envoyés à la maison de production pour la confection des échantillons.

Tout prenait forme, lentement mais sûrement...

Des cartes d'invitation furent lancées.

Les jeunes que nous avons recrutés pour l'application de taxis furent chargés de leur distribution.

Parmi eux, l'un se distingua par son courage, son abnégation et sa soif de réussite.

Il finira par rejoindre l'équipe plus tard...

J'étais devenue ses yeux, ses oreilles, sa bouche. Tellement investie que je n'hésitais pas à le reprendre en public lorsqu'il commettait des erreurs, surtout celles qu'il refusait d'admettre.

J'avoue, je suis une personne extrêmement directe.

Son meilleur ami m'avait même surnommée *la grande mère de Jordan*, tant j'étais dévouée à sa protection.

Pendant ce temps, mes parents ne me voyaient presque plus.

Un jour, mon père me fit asseoir et me demanda sérieusement si je n'étais pas tombée dans un mouvement comme Qnet.

J'étais ailleurs, entièrement absorbée par le projet.

Ma mère, mi- ironique, mi- sérieuse, me lança un jour :

— Et si tu étais en couple, tu ferais comment ?

Je lui répondis en riant :

— On a un but à atteindre, je veux ma Barbus !

Et je lui promis qu'un jour, quand on aura réussi, on partirait tous ensemble au Bahamas en équipe triezz

Le rêve semblait à portée de main.

Tellement engagée que mon propre corps en payait le prix.

Je ne m'entretenais plus. Mon apparence se dégradait.

Tout ce que je recevais chaque franc, chaque aide allait directement dans le projet.

Il me disait souvent :

— NaLoh, on sera milliardaire. Le temps viendra où tu pourras t'entretenir.

Et je le croyais.

Même malade, je continuais à gérer les urgences à distance.

Je faisais des dépôts depuis chez moi, j'offrais de la nourriture à crédit, j'orientais les membres vers les femmes chez qui ils pouvaient se ravitailler.

Et quand je revenais sur place, j'allais tout rembourser.

C'était notre quotidien.

À force, Marielle elle-même ne me reconnaissait plus.

Un jour, elle me dit, le regard inquiet :

— Tu dois te ressaisir... tu commences à avoir les mêmes travers que le menteur.

Et c'était vrai.

Je mentais parfois pour couvrir nos manques, pour préserver cette image fabriquée de toutes pièces.

Pendant les préparatifs de la cérémonie de lancement, Sylla plus présent que jamais fut celui qui s'impliqua activement dans la recherche des présidents de clubs. Il maîtrisait les rouages du milieu, fort de ses pages très suivies par les amoureux du football et même par des footballeurs professionnels venus d'horizons divers.

Passionné de football de rue, bercé lui aussi par l'illusion d'avoir un milliardaire en face de lui, il s'accrochait à la réussite du tournoi. Il croyait sincèrement que ce projet ferait de lui un milliardaire, par effet domino, que lui aussi en tirerait profit.

Mais Jordan le méprisait en silence. Pour lui, Sylla n'était qu'un cafard, un gars de quartier, bon juste à rendre service. Je lui disais souvent en interne : *Accorde-lui du respect. C'est un être humain.*

De son côté, Sylla organisa un gala, où il invita même des amis footballeurs internationaux. Marielle et moi insistâmes pour que Jordan y participe, bien qu'il n'en avait pas envie. Mais comme d'habitude, il

n'avait rien à se mettre. Ses vêtements étaient en lambeaux, et à chaque sortie, il fallait qu'on se débrouille ensemble pour lui trouver une tenue présentable

Ce jour-là, rien n'avait été prévu pour lui : il devait s'y rendre avec ses propres vêtements.

Il fut complètement intimidé. Lui qui rabaissait Sylla fut frappé par la qualité de son événement. Il s'est accroupi au fond du terrain, essayant de ne pas se faire remarquer, gêné, sale, invisible parmi les footballeurs et les personnalités présentes.

C'est d'ailleurs ce jour-là que nous fîmes la connaissance d'un photographe de renom, qui deviendra plus tard un partenaire clé pour la cérémonie de lancement. Jordan discuta avec lui du prix, tout en sachant pertinemment qu'on n'avait pas cinq francs en poche. J'ai dû reprendre contact avec le monsieur pour renégocier le tarif, qui fut finalement revu à la baisse.

Toujours dans les préparatifs, concernant la salle de l'événement, nous avons fait un choix stratégique : celui de sélectionner afin de faire de la publicité à l'hôtel, en échange d'un tarif symbolique.

Il nous fallait tout : photographes, journalistes, MC, hôtesse... Tout devait sembler professionnel, sans que personne ne devine qu'en réalité, nous avancions sans un franc en poche.

Des réunions se tenaient régulièrement au bureau avec Morgane et son équipe. Elle envoyait souvent des personnes désireuses de rejoindre l'aventure, mais la plupart voulaient injecter de l'argent en échange d'un pourcentage. Jordan les éconduisait systématiquement.

Au fil du temps, Morgane finit par comprendre qu'il n'y avait effectivement pas d'argent. Le virement qu'elle devait recevoir n'arriva jamais, et Jordan, lui, comptait sur la cérémonie de lancement pour obtenir une aide financière de la part du parrain.

Nous avons alors décidé de miser sur l'image grandissante du projet sur les réseaux sociaux. Il y avait ceux qui n'y croyaient pas... et ceux qui continuaient de rêver avec nous.

J'ai donc fait appel à mon amie du lycée, que j'appelle Monk. Elle dirigeait une régie et accepta de nous accompagner, en nous proposant un prix cadeau j'avais su la convaincre !

Pour le nombre d'écrans que nous voulions, Sylla mit également à contribution ses contacts : il connaissait bien le milieu. L'ami de Sylla avait lui aussi une régie capable de fournir encore plus d'écrans plus grands, mais à un tarif beaucoup plus élevé.

Seul Jordan gardait son calme face à tout cela.

Ah oui, j'oubliais : j'ai toujours eu la tchatche pour négocier les prix.

Derrière la création des maillots, il y avait un nom, un visage, une énergie discrète mais vraie : Kevin dago.

C'était lui, dans l'ombre, qui faisait tout. Mais Jordan, lui, s'appropriait son travail sans scrupule.

Ce qui me blessait le plus, c'est que Kevin n'était pas du genre à réclamer la lumière.

Réservé, silencieux, il se consacrait à son art avec rigueur, sans jamais chercher les projecteurs.

Et c'est justement cette discrétion que Jordan exploitait avec un aplomb déroutant.

Chaque fois que Kevin finissait une création, Jordan trouvait un prétexte pour lui demander de se lever, prenait sa place, puis posait devant les caméras.

Sur les réseaux, il entretenait l'image d'un créateur passionné, travaillant jusqu'à pas d'heure...

Alors qu'en réalité, Kevin créait pendant que lui fumait et écoutait de la musique.

Marielle, elle, ne savait rien.

Comme beaucoup, elle croyait sincèrement en son génie.

Le jour où la vérité éclata, je me souviens de son visage : déception, stupeur, puis un long silence...

Elle était brisée. Elle avait cru en lui. Découvrir qu'il ne savait rien créer fut un choc terrible. Je ressentais une frustration immense.

Kevin méritait d'être reconnu. Pas utilisé.

Mais son talent servait de décor à la comédie d'un autre.

Et à chaque scène volée, quelque chose en moi et désormais en Marielle aussi se brisait. Pendant ce temps, Kevin continuait de travailler sans relâche sur les maillots. Les nuits s'enchaînaient, les yeux fatigués, mais l'enthousiasme toujours là.

Quand les premiers modèles furent enfin prêts, Jordan les envoya à l'entreprise chargée de la confection. Il fallait verser l'argent pour lancer la production des échantillons destinés à la Côte d'Ivoire.

Monsieur Brice, toujours confiant, accepta de débloquer la somme demandée.

Puis arriva le grand jour, celui que nous attendions tous : la cérémonie de lancement.

Il fallait à tout prix présenter les maillots au public, et surtout au parrain.

Ce matin-là, nous nous rendîmes chez DHL pour récupérer les échantillons. À notre arrivée, on nous demanda de régler les frais avant de les retirer. J'ai sorti tout ce qu'il me restait, espérant que cela suffirait, mais ce n'était pas le cas. À court de solutions, j'ai encore appelé ma mère. Sa voix, fatiguée, me brisa un peu. Elle était alors au chevet de ma grande mère très malade, à Yamoussoukro, elle avait déjà trop donné, et nous lui devions encore de l'argent. Nous avons dû appeler Marielle, qui elle n'ayant pas, demanda à sa petite sœur de nous faire un dépôt de 10000francs.

On réussit tout de même à récupérer les colis. Il ne me restait plus que 2 500 francs. Jordan me demanda de les garder pour le carburant.

Sur les lieux, Kevin s'activait à la régie, aidé par Marielle. En les regardant, j'ai senti une bouffée de fierté. Après tout ce qu'on avait traversé, le projet prenait enfin forme. Mais la réalité nous rattrapa vite : il manquait encore beaucoup de choses.

J'ai repris mon téléphone, le cœur serré, pour rappeler ma mère. Je la suppliai une dernière fois de nous aider, juste pour éviter la honte. Malgré sa fatigue et ses propres difficultés, elle fit un dépôt. Cet argent nous permit de combler les manques de dernière minute.

Soulagé, j'ai voulu marquer une pause. Pour la première fois depuis des jours, j'ai respiré. J'ai offert un



repas à l'équipe un petit moment de répit, simple, mais sincère. Un instant où, malgré tout, on s'est sentis fiers d'être arrivés jusque-là.

J'ai dû aller récupérer ce qu'il nous manquait. Je ne pouvais pas me permettre la moindre erreur : la réussite du lancement reposait en partie sur moi. Ce jour-là, j'étais sur tous les fronts, courant dans tous les sens, veillant au moindre détail.

Pendant que je m'activais, les premiers invités arrivaient déjà. Je n'étais pas encore sur place, alors j'ai demandé à Ézéchiël celui qui nous avait rejoints dans l'aventure de les accueillir à ma place. Beaucoup de présidents de clubs entendaient ma voix depuis des mois sans jamais m'avoir vue. Ce jour-là encore, ils me connaissaient sans me reconnaître.

À distance, j'essayais de tout coordonner, jonglant entre les appels, les imprévus et les urgences de dernière minute. Avec Sylla, nous étions repartis chercher les derniers indispensables : packs d'eau, mouchoirs, tout ce qu'il fallait pour rendre l'organisation un peu plus fluide. On courait partout, sans pause, avec l'espoir que chaque petit détail ferait la différence.

Mais un autre problème surgit. Les deux régies chargées d'installer le matériel refusaient catégoriquement de commencer tant qu'elles n'avaient pas reçu l'avance promise. Le temps filait, et rien ne bougeait. Tout semblait suspendu.

Alors, en m'éloignant un peu de Sylla, j'ai pris les choses en main. Plus le choix. J'ai appelé Jordan, la voix serrée, pour qu'il tente de convaincre l'un des techniciens de démarrer malgré tout. De mon côté, j'ai supplié Sylla de parler à son ami, de le rassurer, de lui dire qu'on allait régler les paiements après. J'ai négocié, apaisé, promis, même à Monk mon amie qui, elle aussi, commençait à douter.

J'étais fatiguée, mais je ne pouvais pas flancher. J'ai mis tout ce que j'avais dans cette bataille invisible, faite de mots, de confiance et de foi.

Et, contre toute attente, ils ont fini par accepter de lancer l'installation. Ce simple d'accord sonnait comme une victoire.

C'est à ce moment-là que Sylla a commencé à ouvrir les yeux. Il voyait enfin, de l'intérieur, tout ce qu'il fallait affronter pour que les choses tiennent debout la pression, les imprévus, les sacrifices. Ce jour-là, il a compris que derrière chaque réussite, il y a des luttes qu'on ne voit pas.

Contre toute attente, la cérémonie de lancement fut une véritable réussite. Pour la première fois, on voyait se matérialiser cette vision qu'on portait à bout de bras depuis le début.

Mais au lieu de savourer le moment, Jordan tenait absolument à ce que nous posions en photo avec lui une manière de s'afficher comme le visage du projet.

J'ai refusé. Marielle aussi. Il régnait un certain froid entre eux, et je ne voulais pas envenimer les choses. À vrai dire, je n'avais ni la tête, ni l'énergie pour poser. Cela faisait trois jours que je portais les mêmes vêtements. Je me lavais en vitesse et les remettais aussitôt. La pression était telle que je n'avais plus une minute pour moi. Le pari à relever était immense, et je sentais mon corps s'épuiser.

J'ai toujours préféré l'ombre. Cette lumière artificielle et calculée ne m'attirait pas. Et pourtant, cette réussite s'était encore bâtie sans un sou. Tout devait paraître parfait, professionnel, sans que personne ne devine qu'on avançait à découvert. Sur les réseaux, les images défilaient, les félicitations pleuvaient et c'est là que tout a basculé.

Après la cérémonie, je lui commandai un Yango et lui remis ce qu'il me restait d'argent pour qu'il rentre tranquillement avec sa chérie. Je sentais venir la tempête : l'envers du décor. Pour éviter une humiliation publique et donner du grain à moudre à nos détracteurs, je lui ai dit de partir.

Mais je n'avais pas anticipé l'ampleur du chaos.

Sans la présence de Sylla, je crois que ce jour-là, j'aurais pu être violentée. Des prestataires furieux, à qui Jordan avait fait de fausses promesses, m'encerclaient. Certains menaçaient déjà de m'emmener à la gendarmerie. Pendant qu'ils m'accusaient, lui se déchargeait complètement :

Voyez avec Naloh, c'est elle qui gère

La phrase Naloh gère ne me dérangeait pas en soi, puisqu'il en avait pris l'habitude depuis mon arrivée. Ce qui me choquait, en revanche, c'était sa lâcheté : se désengager complètement, et pire encore, suggérer qu'on m'emmène.

Je lui ai demandé plus tard s'il avait vraiment dit cela. Il a nié en bloc, affirmant que Sylla avait tout inventé.

Et pourtant...

- 100 000 francs chacun promis aux deux MC,
- 150 000 aux hôtesse,
- Jusqu'à 850 000 à la régie envoyée par Sylla,
- Et Jordan avait même exigé la présence de 30 à 40 journalistes issus de différentes rédactions, via un journaliste tiers, sans nous consulter.

Pourtant, ce n'était même pas nécessaire : vu l'ampleur de l'événement, les médias seraient venus d'eux-mêmes.

S'ajoutaient à cela l'imprimeur, d'autres prestataires...

J'ai dû supplier Monk, mon amie fidèle depuis quinze ans, de patienter encore. Par loyauté, elle accepta, tout comme un photographe de renom que j'ai su convaincre.

Le lendemain de la cérémonie, la MC se rendit au bureau pour réclamer son argent.

La tension monta d'un coup. Une dispute éclata, violente. Ézéchiél et moi avons dû intervenir pour le défendre. Avant de partir, elle lança :

Il vous mettra dans des problèmes, vous verrez.

Et elle avait raison...

Dès le surlendemain, les prestataires affluaient devant le bureau, furieux.

Jordan, comme toujours, ne savait pas parler aux gens.  
Effronté, il promettait monts et merveilles, méprisait ceux qui attendaient leur dû.  
Je passais mon temps à recoller les morceaux, à rattraper les dégâts avec diplomatie, pour préserver l'image du projet.

Je lui ai dit clairement :  
Ne viens surtout pas ici. Si tu débarques, ce sera le scandale.

Mais la MC publia un post virulent sur les réseaux.  
Elle dénonçait l'opacité de Jonathan, son irrespect, ses promesses en l'air.  
Quand je lui ai montré la publication, il paniqua : diarrhée, sueurs, agitation incontrôlable.

Avec Marine, on décida de rappeler une fois encore Monsieur Brice.  
Il se déplaça avec une grosse enveloppe.  
Dans sa grande cour, nous avons réuni les prestataires, présenté des excuses, tenté d'apaiser les tensions...  
Et remis une première partie de l'argent promis.

Une nouvelle date fut fixée pour solder le reste des montants. Grâce à l'intervention de Monsieur Brice, tous les prestataires furent finalement payés ou du moins, rassurés pour un temps. Le calme revint, fragile, suspendu à un fil.

Pendant que nous étions en bas, occupés à gérer les autres prestataires, les tensions montaient à l'étage.

Le bureau se trouvait au 3<sup>e</sup> niveau d'un immeuble, si bien que nous n'entendions pas vraiment ce qui s'y passait.

Kevin, resté là-haut, fit face à l'autre régie.

Ils étaient venus réclamer leur dû, excédés.

Ils appelèrent Jordan, mais la conversation tourna vite au conflit. Il leur parla avec mépris, sans filtre.

Puis, dans un excès de désinvolture, il lança :

Si vous voulez, prenez les ordinateurs et partez.

Heureusement, Kevin avait l'appel sur haut-parleur et prit soin de l'enregistrer.

C'était une provocation de trop...

Et une preuve supplémentaire qu'il n'avait aucune conscience des conséquences. Monsieur Brice régla, une fois de plus, l'argent. On le sentait épuisé, comme vide par tout ce que cette aventure demandait. Quant aux prestataires absents, ils reçurent un dépôt en attendant leur règlement complet.

À peine avions-nous repris notre souffle qu'un nouveau défi s'imposa : Jordan devait rencontrer un investisseur censé injecter 200 millions dans le projet. Je lui trouvai de quoi se déplacer, en lui faisant un dépôt.

Deux cents millions.

De quoi tout changer. De quoi, peut-être, légitimer tous les sacrifices.

Mais à ce stade... je n'étais plus sûre de rien.

Je ne savais même plus comment je tenais debout.

Mon corps était à bout, mes nerfs tendus comme des cordes prêtes à rompre.

Je survivais à la fatigue, au stress, aux humiliations.

Et pourtant, je continuais. Parce qu'il le fallait.

## **DU REVE A LA MEFIANCE**

Peu après la cérémonie, les tensions entre nous commencèrent à grimper.

Marielle, en qui j'avais pleinement confiance, me confia un soir :

Je crains que maintenant que l'événement est passé et que l'argent va peut-être tomber, il nous laisse tomber.

Connaissant mon franc-parler, je n'ai pas hésité à l'appeler.

J'espère bien que si l'argent arrive, tu ne nous abandonneras pas.

Il s'emporta aussitôt. Il jurait n'avoir jamais eu cette intention et affirmait que ce manque de confiance le blessait profondément.

Un froid s'installa.

Malgré tout, le lendemain, je l'accompagnai à une émission télé. Comme souvent, il n'y avait plus de carburant. J'utilisai ce qu'il me restait sur mon Orange Money pour que nous puissions nous y rendre.

Le soir même, M. Brice intervint encore une fois pour calmer les choses. Grâce à lui, les rires revinrent et l'aventure reprenait son cours.

Mais je remarquai un détail que personne ne relevait vraiment : *aucun membre de sa famille ne s'était manifesté*. Seul son oncle Cyril, discret mais présent, nous prêtait bien que rarement main-forte.

Il était en froid avec ses parents, surtout parce qu'ils continuaient à entretenir des liens avec son ex-compagne, une influenceuse béninoise. Il parlait de sa mère avec un mépris choquant.

Marielle et moi le reprenions souvent, stupéfaites par ses mots. On ne parle pas comme ça de sa mère.

Mais il s'en moquait. Rien ni personne ne semblait pouvoir

## **ENTRE PRESSION, NEGOCIATION ET PROMESSES**

Quand on pense avoir tout demandé...il faut parfois encore oser.

J'ai dû, une fois de plus, faire appel à Monk mon amie de 15 ans, une sœur de cœur à qui je tiens énormément.

Sans un seul franc en poche, j'ai rassemblé mon courage pour lui exposer la situation, presque en la suppliant.

Je lui ai promis que dès que nous le pourrions, elle serait payée.

Elle a accepté. Sans négocier. Sans condition. Juste parce qu'elle croyait en moi, en nous.

Le jour du shooting, malgré des moyens quasi inexistant, tout s'est déroulé à merveille.

Des web-influenceurs étaient présents, curieux de cette énergie qui émanait de notre projet.

Et lorsque les photos ont été publiées...

Les réactions ont dépassé nos espérances.

Les gens étaient conquis.

Les critiques ? Unanimement positives.

Du côté des présidents de clubs, les discussions étaient tendues.

Ils attendaient avec impatience le début des travaux pour le stade promis mais rien ne venait.

La mairie avait pourtant fait une proposition, mais le terrain suggéré était trop petit, nous avons donc dû décliner.

Deux membres des forces de l'ordre, également présidents de clubs, nous soutenaient.

Ils intervenaient souvent en cas de problème... notamment avec la conduite de Jordan.

Il roulait sans permis, et sous l'effet de certaines substances, il lui arrivait même de s'endormir au volant.

Sa conduite était catastrophique, dangereuse pour lui comme pour les autres.

Heureusement, Marielle, qui savait bien conduire, nous a souvent tirés d'affaire.

Rien n'avancait du côté de la construction du stade.

La date prévue pour le tournoi fut repoussée de deux mois le temps de réunir enfin plus de ressources.

Du côté des présidents, les doutes grandissaient.

Certains pensaient que le tournoi n'aurait jamais lieu.

D'autres, découragés, se désengageaient peu à peu.

Et moi, du haut de mon mètre soixante, je tenais bon.

Je déracinais presque tout sur mon passage avec mon assurance et mon franc-parler.

C'était *Naloh par-ci, Naloh par-là*.

Certains me trouvaient *impolie*, sans comprendre le message que je voulais faire passer.

D'autres, au contraire, comprenaient ma détermination et invitaient les autres à la patience.

Mais la pression monta d'un cran :

on m'a littéralement *livrée en pâture* à la *populaire*.

Une chaîne de télé m'a enregistrée à mon insu, au téléphone sans prévenir, sans consentement. L'enregistrement a ensuite été diffusé à leur émission, je ne l'ai appris que plus tard, par mes proches. Des directs furent lancés.

*Jordan et moi fûmes publiquement traités de malhonnêtes, de manipulateurs, accusés de jouer double jeu, d'exploiter la confiance des gens pour des intérêts personnels.*

*Le tribunal des réseaux sociaux s'était saisi de l'affaire, sans nous laisser le moindre droit de réponse.*

Ces événements survinrent après la cérémonie de lancement.

Un jour, un ami président d'une fédération et fin connaisseur des rouages institutionnels m'alerta sur un point crucial :

*si nous voulions réellement donner à notre tournoi l'envergure visée, il fallait impérativement s'affilier à la Fédération ivoirienne de foot libre.*

C'était la seule façon de légitimer la discipline que nous cherchions à implanter.

Jusqu'ici, nous avons négligé cette étape, pensant pouvoir contourner le système.

Mais en réalité, *c'était une erreur stratégique.*

Sans le savoir, mon ami venait de nous tendre une véritable bouée de sauvetage.

Il transmet alors mes coordonnées.

Peu après, le vice-président de la Fédération m'appela.

Nous nous accordâmes sur un rendez-vous.

*Marielle et Jordan s'y rendirent.*

Cette rencontre marqua un tournant décisif :

*désormais, il n'était plus question d'agir en marge des règles il fallait apprendre à composer avec elles. A Force de promouvoir la discipline et d'alimenter l'engouement autour des récompenses, désireuse de redorer notre image finit par nommer Jordan ambassadeur de la FIFL.*

Pendant ce temps, les rendez-vous chez M. Traoré celui qui devait injecter les fameux 200 millions devenaient de plus en plus réguliers.

Au début, j'y allais seule avec Jordan. Puis, peu à peu, *Marielle s'est jointe à nous.*

Nous étions trois, mais au moment crucial, *c'était toujours lui seul qui entrainait discuter avec le monsieur,* pendant que nous restions dehors... à espérer, à prier, à retenir notre souffle.

De son côté, *Kevin* continuait à travailler en silence. Je lui partageais chaque mise à jour par message, et il se contentait de lire, sans jamais commenter. Il gardait tout pour lui.

*M. Traoré*, lui, semblait réellement croire au projet. Mais il tenait à une chose : *l'image.*

les clauses du contrat étaient strictes : *pas de scandale, pas de conflit, une réputation irréprochable.*

*Jordan devait renvoyer l'image d'un leader irréprochable, inspirant, consensuel. Mais cela relevait presque de l'impossible. Sans budget solide, nous n'étions pas en mesure de négocier.*

Il alla même jusqu'à envoyer des techniciens sur le terrain pour prendre les mesures du futur stade...Sur papier tout prenait forme .Dans la réalité ,tout restait suspendu.

*Chaque geste de sa part nourrissait un peu plus notre espoir... mais aussi notre tension.*

Portée par cette dynamique, nous avons sollicité une rencontre avec le *ministre des Sports*. Grâce à ma mère, cela fut possible.

Le jour du rendez-vous, *Marielle, Jordan et moi* devions nous y rendre.

Mais au dernier moment, *Marielle eut une urgence* qui l'empêcha d'assister à la rencontre.

Nous y sommes donc allés, Jordan et moi, accompagnés de la sœur du ministre et de son fils.

L'entretien se passa à merveille.

Le ministre fut à l'écoute, bienveillant.il salua notre vision ,notre audace et l'engouement croissant qui suscitait notre projet.il nous promit son soutien.

Il nous prodigua plusieurs conseils avisés, puis remit son contact à Jordan, au cas où nous aurions besoin de lui.

Sur le chemin du retour, *Jordan était au volant*.

Il conduisait prudemment, silencieusement, comme absorbé par la rencontre.

La sœur du ministre, qui nous accompagnait, finit par rompre le silence : J'espère que vous saurez être reconnaissants.

Parce que, de nos jours, beaucoup oublient ceux qui leur ont tendu la main une fois qu'ils obtiennent ce qu'ils veulent.

J'ai souri et répondu :

Non, Tantie, nous ne sommes pas comme ça.

On a ri tous ensemble.

Le lendemain, elle nous envoya du foutou avec sauce graine, du riz, et de gros pots de *bissap* et de *gnamankou*.

Jordan fit même une photo avec la nourriture photo qu'il publia ensuite sur ses réseaux.

Et moi, comme toujours, *j'ai dû la remercier en son nom*.

Lui ne trouvait pas cela nécessaire.

Un clash éclata entre Jordan et l'un des influenceurs avec qui il menait une guerre silencieuse sur les réseaux.

Les attaques devinrent publiques, violentes : physiques, matérielles, verbales... tout y passa.

En interne, on le suppliait de ne pas répondre, de ne pas alimenter le feu.

Mais, comme souvent, *il n'en faisait qu'à sa tête*.

Et, une fois de plus, c'est nous qui devons passer derrière pour *ramasser les morceaux*.

Cette fois, les choses prirent une tournure bien plus grave : *les chaînes de télé s'en mêlèrent*.

Une affiche circulait déjà à l'antenne, relayant le clash.

J'ai dû contacter un responsable pour lui demander de la retirer.

Il m'a assuré que ce serait fait...

Mais l'image était toujours là, jusqu'à ce que *Jordan lui-même* écrive pour menacer la chaîne.

La situation était devenue *intenable*.

Finalement, la collaboration avec M. Traoré échoua d'elle-même.

Nous étions dévastés.

Notre rêve semblait nous glisser entre les doigts.

Face à l'impasse, M. Brice proposa une solution alternative : *louer des salles déjà construites*.

Marielle, elle, suggéra de réduire les récompenses.

Mais Jordan refusa catégoriquement.

Pour lui, céder, même partiellement, c'était *trahir l'ambition initiale*.

On ne savait plus où donner de la tête...

Et puis, *une lueur d'espoir apparut*.

La Fédération se proposa de nous accompagner, de nous aider à *tenir le cap* et à *atteindre notre objectif de départ*.

Le rêve, malgré tout, restait possible.

À mesure qu'on avançait, les tensions parmi les présidents de clubs ne faisaient que s'intensifier.

Ils allèrent jusqu'à créer un autre groupe, en cachette, dans le but de boycotter le tournoi.

Nous ne l'avons découvert que bien plus tard.

Il devenait urgent de calmer le jeu.

J'ai donc tenté d'impliquer Jordan dans la gestion de cette crise, mais cela n'a fait qu'envenimer la situation.

La tension monta d'un cran voire de trois.

Il finit par bannir certains membres du groupe.

D'autres, constatant l'absence d'avancées concrètes, notamment sur le chantier du stade, se sont retirés d'eux-mêmes.

De 32 équipes initialement engagées, il nous en restait bien moins.

Sylla ajouta une couche : il fit venir certains au bureau, les incitant à réclamer leur argent, alors qu'il savait pertinemment que nous n'en avons pas.

Pire encore, il leur montra l'endroit où Jordan dormait, pour qu'ils filment et exposent notre précarité au grand jour.

J'ai dû, une fois encore, prendre sa défense.

Certains présidents me contactèrent en privé pour m'inviter à ne pas répondre, jugeant cela inutile.

L'un d'eux, plus solidaire, m'envoyait même des captures de ce qui se disait dans leur groupe parallèle.

Il était devenu mes yeux et mes oreilles.

Face à tout cela, nous avons pris une décision ferme : *nous séparer de Sylla*.

Et malgré les secousses, nous avons continué notre route, lentement mais sûrement. Certains ont choisi de suivre Sylla par loyauté, estimant qu'il était celui qui les avait initialement engagés.



D'autres, en revanche, ont préféré garder leurs distances, affirmant être là uniquement pour le jeu et souhaitant simplement poursuivre l'aventure.

Au final, un seul a effectivement reçu les 100 000 francs c'est moi qui ai effectué le dépôt. Les autres, eux, n'ont rien perçu. On s'est contenté de les faire patienter, ou parfois même de les écarter discrètement.

Parmi ceux qui se sont finalement retirés, il y en avait un envoyé par l'équipe de Morgane. C'était un proche de l'un des plus grands footballeurs que la Côte d'Ivoire ait connus... lui aussi a fini par se retirer.

Pendant ce temps, *la santé de ma grand-mère se dégradait gravement.*

C'était une période particulièrement éprouvante, à la fois humainement et émotionnellement.

Alors que tout semblait se désagréger entre trahisons internes, pressions extérieures et inquiétudes personnelles, un nouveau souffle, inattendu mais salvateur, se leva.

*La Fédération*, autrefois négligée, nous tendit une main précieuse.

Grâce à elle, une lueur d'espoir renaissait : un soutien concret, une reconnaissance officielle et, surtout, un regain de crédibilité face aux partenaires et aux présidents encore hésitants.

Parallèlement, nous continuions de démarcher de nouveaux partenaires.

Ezéchiël était en première ligne pour ces prospections.

L'un d'eux, touché par notre engagement, nous proposa l'usage d'une résidence non loin de chez mes parents.

Une bénédiction inattendue : certains soirs, on y passait récupérer de quoi manger, retrouver un semblant de normalité.

Il y avait un certain confort.

Kévin et lui avaient chacun leur intimité, car l'appartement comptait deux chambres.

On y tenait nos réunions avec les membres de la FIFL, dans ce qui était devenu notre nouveau chez-nous. Ce petit moment de stabilité fut de courte durée : très vite, on dut quitter la résidence.

Il se retrouva de nouveau au Bellevue, chez son oncle, sans aucun autre endroit où aller.

Le bureau, quant à lui, n'était plus accessible, car les présidents de clubs nous cherchaient activement. Nous avons emporté les ordinateurs de Monsieur Loïc, sur lesquels Kévin travaillait.

Je les aidai à rassembler leurs affaires Kévin, et sa nouvelle compagne, récemment entrée dans nos vies. C'est elle, d'ailleurs, qui présenta officiellement les maillots lors du shooting réalisé par mon amie MONK.

Depuis le Bellevue, je continuais à soutenir comme je pouvais.

Nous n'avions toujours aucun répit.

C'est à cette période que nous fîmes la rencontre Alliée Béatrice, qui deviendra son bras droit.

Ezéchiël, fidèle à lui-même, multipliait les démarches pour trouver des partenaires prêts à associer leur

image à l'événement.

C'est d'ailleurs grâce à lui que Béatrice ALLIEE entra dans l'aventure.

Elle possédait une imprimerie et un salon de coiffure, et souhaitait inscrire le nom de son établissement sur l'équipe de Yopougon, le quartier où il était implanté.

### **ENGAGE : Assez de mépris, les présidents réclament leur place**

Une autre conférence de presse fut organisée pour permettre un échange direct avec les présidents de clubs.

Cette rencontre fut initiée par le Directeur Technique de la fédération, un homme simple, passionné, qui croyait encore qu'un dialogue sincère pouvait apaiser les tensions.

Jordan, lui, n'y était pas.

Très vite, un constat s'imposa : son absence ne jouait pas en sa faveur.

Beaucoup le percevaient comme méprisant, parfois impoli, incapable de se confronter directement à ceux qu'il dirigeait.

Les présidents, eux, revendiquaient une chose précise : avoir la gestion de la vente des maillots de leurs équipes, afin d'en tirer une petite marge.

Concrètement, si les maillots étaient vendus à 10 000 francs, ils demandaient qu'on leur cède à ce prix de base, pour qu'ils puissent les revendre avec un léger bénéfice environ 2 000 francs qui leur permettrait de couvrir les frais de transport et d'autres charges liées à leur participation.

Ce jour-là, j'étais accompagnée d'Ézéchiél.

Mais, pour être honnête, je n'étais qu'une figurante.

On me considérait simplement comme *le double de Jordan*, son ombre.

Personne ne m'adressait vraiment la parole.

Ils préféraient écouter le Directeur Technique et Ézéchiél, comme si ma présence n'avait aucune valeur.

Ézéchiél, lui, était visiblement abattu. Malgré sa carrure et son calme habituel, il est quelqu'un de très sensible.

Lorsqu'il fit le compte rendu à Jordan, ce dernier répondit sèchement qu'il ne ferait *aucun compromis avec un quelconque président de club*.

Un silence pesant s'installa. Ézéchiél resta immobile, le regard fixé dans le vide.

On sentait qu'il se contenait, qu'il tentait de ravalier sa déception. Ce n'était pas la première fois que Jordan tranchait ainsi, sans même écouter ceux qui l'entouraient.

Quand il finit par parler, sa voix était calme, mais chargée d'une fatigue palpable :

Tu ne peux pas continuer à te mettre tout le monde à dos, Jordan. À ce rythme, même les plus fidèles finiront par se détourner.

Jordan ne répondit pas. Il détourna simplement la tête, affichant ce sourire froid qu'il sortait chaque fois qu'il voulait montrer qu'il gardait le contrôle.

Le Directeur Technique, lui, esquissa un soupir avant de ranger ses notes.

Dans ce cas, je ne garantis pas la participation de tous les clubs.

Ces mots, lourds de sens, résonnèrent dans la pièce comme une menace silencieuse.

Je regardai Ézéchiel. Il avait baissé les yeux, les poings serrés. Il s'en voulait. Il avait sincèrement cru qu'un terrain d'entente était possible.

Quant à moi, j'étais partagée entre colère et désillusion.

Tout ce que nous essayions de construire semblait s'effriter, lentement, à cause d'un seul ego devenu trop grand pour laisser place au dialogue.

### **PRESENTATION : Ezéchiel Kouassi**

Ézéchiel rencontra Jordan un jour dans la rue. Il avait déjà entendu parler de ce que nous faisons. À cette époque, il travaillait comme commercial pour l'une des plus grandes applications de taxis du pays.

Jeune, brillant, réfléchi, doté d'un excellent niveau intellectuel, il ne passait pas inaperçu.

Séduit par l'idée que Taxigo une application imaginée et portée par un jeune ivoirien puisse voir le jour, il décida spontanément de nous rejoindre.

Pour lui, ce projet avait du potentiel et méritait qu'on s'y investisse pleinement.

Même si Taxigo fut finalement mis en pause, sa détermination et sa capacité d'adaptation nous ont rapidement convaincus :

Ézéchiel devait faire partie de notre nouvelle aventure.

C'était devenu une évidence.

### **LA FEDERATION, UN PILIER SILENCIEUX**

La fédération mit à sa disposition un véhicule ainsi qu'une somme d'argent, pour améliorer notre situation précaire.

Mais sans qu'on sache comment ni pourquoi, cette femme devint celle avec qui Jordan décida de tout gérer. Peu à peu, elle prit toute la place.

Grâce à l'audience grandissante et au sens relationnel de Ezéchiel, une offre inattendue nous parvint : une résidence et un autre véhicule mis à notre disposition.

Jordan fit semblant de nous considérer, pire encore, il nous dénigra auprès d'elle, sans qu'elle mesure la souffrance que nous avons endurée pour bâtir ce qu'elle venait trouver.

Il ne nous consultait plus sur rien.

Nous apprenions désormais les informations sur les réseaux, comme tout le monde.

Lorsqu'on le confronta, il joua la comédie, se mettant à genoux pour présenter des excuses.

En apparence, nous nous retrouvâmes avec 18 équipes. Comme il n'y avait plus assez de moyens pour construire le stade initialement prévu, la fédération proposa d'en utiliser un déjà existant. Ayant organisé plusieurs CAN, elle prit en charge la partie technique.

En surface, tout semblait avancer, avec les présidents de clubs qui étaient restés malgré les difficultés.

Quant aux maillots, la première confection ayant échoué, la fédération décida de faire croire que Jordan était propriétaire de la marque *nikkei*, une entreprise de distribution de vêtements de sport. Ils mirent en scène son passage au siège et publièrent des vidéos sur les réseaux sociaux pour solidifier *son image de leader crédible*.

Derrière cette opération, la fédération finança la création des premiers maillots pour trois équipes très populaires dans sa communauté.

Les maillots se vendirent rapidement, suscitant un vrai engouement.

Mais Jordan détourna les fonds générés sans en informer personne.

Ce fut un coup dur : aucune transparence, aucune concertation.

L'argent qui devait retourner dans l'organisation disparut sans explication.

La fédération, qui l'avait choisi comme ambassadeur pour redorer son image, commença à douter.

Mais pour ne pas entacher le projet, elle préféra faire semblant de continuer, du moins en façade.

Ce geste fit grincer des dents.

La FIFL, bien qu'agacée, choisit de garder le silence pour ne pas entacher l'image du projet devenu trop visible.

Quant à nous M. Brice, Marielle, Kevin, Ezechiel et moi nous étions tenus à l'écart des décisions.

Il agissait seul, nous reléguant peu à peu au second plan.

Dans les coulisses, la frustration montait.

Oubliant tout le parcours, les sacrifices et les humiliations endurés pour en arriver là.

Pourtant, malgré la douleur et l'injustice, nous continuions.

Parce qu'on avait rêvé grand. Parce qu'on avait bâti ce rêve de nos mains.

On refusait que tout s'effondre maintenant.

Le tournoi approchait.

Tout devait paraître parfait, même si, à l'intérieur, tout était brisé.

À seulement quelques jours de l'ouverture, nous n'avions toujours pas de salle. Grâce à l'intervention du président de la fédération, qui sollicita un ami d'enfance devenu ministre, nous réussîmes finalement à obtenir un espace pour le lancement.

Au même moment, ma vie personnelle vacillait : je venais de perdre ma grand-mère. Cette douleur, ajoutée aux épreuves de ma mère, m'avait vidée de toute énergie.

Plusieurs présidents de clubs décidèrent de boycotter et se désistèrent.

J'étais prête à ne pas me rendre à l'enterrement, moi qui étais responsable du volet technique avec le directeur technique de la fédération.

Mais Marielle me dit : Tu le regretteras si tu n'y vas pas. Jordan insista lui aussi : Naloh, reste. Conscient que j'étais la seule à pouvoir apaiser les présidents.

**Bien qu'étant en deuil, avec le moral au *plus bas*, je savais que je ne pouvais pas abandonner.**

Je devais poursuivre la tâche que nous nous étions fixée.

C'est ainsi que j'ai organisé le tirage au sort à la maison, *avec l'aide des tout-petits de moins de 6 ans.*

Pendant ce temps, mon père, discret mais profondément impliqué, tenait la caméra.

Une fois le tirage terminé, j'ai partagé la vidéo dans le groupe des présidents, avant de transmettre les différentes poules à Kevin pour la création visuelle.

Kévin et moi avons collé, *à la main*, 1 379 stickers sur les tickets une tâche longue, minutieuse, mais surtout symbolique de notre engagement et de notre volonté de faire tenir ce projet.

Alors, malgré ma peine, je partis. Le jour de la mise en terre de ma grand-mère coïncidait avec le lancement.

Je rejoignis Yamoussoukro la veille, accompagnée de mon fidèle allié kaba

Sur le trajet, j'échangeais encore avec le président de la FIFL : il fallait intégrer de nouvelle équipe pour l'ouverture.

Ainsi, même présente aux funérailles, à distance, je coordonnais l'arrivée de l'équipe qui s'était engagée, pour que la compétition puisse avoir lieu malgré tout.

### **LE 13 OCTOBRE TANT ATTENDU ARRIVA...**

Il nous fallait **deux équipes** pour assurer le match d'ouverture.

L'une avait été proposée par la FIFL, tandis que l'autre devait être convaincue par mes soins. C'était à moi de persuader son président d'accepter de participer. Après plusieurs échanges, il donna son accord et s'engagea à jouer.

Le **13 octobre tant attendu arriva**. Sur place, je rencontrai le président de l'équipe concernée, tout juste rentré des **UK**. Je lui exprimai toute ma reconnaissance et lui promis mon respect éternel.

Le tournoi démarra dans une **salle de 1 200 places**, au cœur de **Koumassi**.

Kaba s'installa sur place pour nous épauler, tandis que je me tenais aux côtés du directeur technique de la Fédération pour superviser l'aspect technique de cette première journée.

Tout se déroula parfaitement : l'ambiance, l'organisation, la mobilisation... Cette première étape fut un véritable succès. Pour la première fois, nous ressentions que nos efforts prenaient enfin forme.

Mais, le soir même, une **nouvelle inattendue** vint assombrir cette réussite.

Le soir, nous étions tous réunis : M. Brice, Marielle, Kevin, Ezéchiel et moi... Nous attendions Jordan, chacun accroché à son téléphone dans notre ancienne maison qui n'était plus vraiment la nôtre. D'autres présidents, qui avaient initialement décidé de quitter l'aventure, m'appelaient pour présenter leurs excuses et dire qu'ils voulaient continuer. Je transmis l'information à Jordan sur haut-parleur.

Sa voix glaciale traversa le combiné : *Arrêtez tout de suite vos illusions ! Ce projet, c'est moi. Tout ce que vous avez fait jusqu'ici n'existe que parce que je l'ai créé. Vous pensez que vous comptez ? Vous ne comptez rien ! Et si vous essayez d'ajouter quelqu'un, je vous retire. Compris ? Vous n'êtes que des figurants. Des figurants !*

Marielle éclata de colère, hurlant à travers le téléphone :  
*Comment peux-tu dire ça ? Nous avons donné des mois de notre vie pour ça !*

Mais Jordan ne broncha pas. Il continua, chaque mot tranchant comme un couteau :  
*Vous ne comprenez pas. Sans moi, ce projet ne vaut rien. Chaque idée, chaque décision, c'est moi. Tout ce que vous croyez être à vous, c'est moi qui l'ai fait exister. Vous êtes juste là pour remplir les cases, rien de plus.*

Je baissai la tête, les larmes aux yeux, incapable de croire que la personne que nous connaissions avait disparu derrière cette voix. Marielle me supplia d'arrêter de pleurer. Nous raccrochâmes, chacun secoué, le cœur lourd mais toujours déterminé.

Malgré les blessures invisibles et la violence de ces paroles, nous n'avons jamais arrêté de croire au projet. On avançait comme on pouvait, avec les moyens du bord, les bras fatigués mais le cœur décidé à prouver que ce projet n'appartenait pas à un seul homme. Quand le rêve devient l'otage de l'ego, il perd peu à peu son essence...

Malgré les blessures invisibles et la violence des paroles échangées la veille, nous entamons dès le lendemain la **deuxième journée du tournoi**.

Jamais nous n'avons cessé de croire en ce projet.

Nous avançons comme nous le pouvions, avec les moyens du bord, les bras fatigués, mais le cœur habité par une certitude : ce projet ne devait appartenir à personne, il devait porter les couleurs d'un effort collectif.

*Pourtant, parfois, la volonté ne suffit pas.*

Lorsque les décisions se concentrent entre quelques mains, que l'écoute disparaît, et que l'ego prend le pas sur la vision commune... alors, lentement mais sûrement, le rêve vacille.

L'engouement autour du tournoi attirait de plus en plus de regards, et les sponsors affluaient, séduits par la visibilité et le buzz que le projet suscitait.

Une grande chaîne de télévision décida même de diffuser les matchs, convaincue par la portée de l'événement.

Le succès paraissait à portée de main.

Pourtant, derrière cette façade prometteuse, la réalité était tout autre.

Le groupe se fissurait, les tensions grandissaient.

En public, nous affichions une unité parfaite, mais en interne, chacun agissait à sa manière.

Certaines décisions se prenaient sans concertation, et peu à peu, le vernis du collectif commençait à se craqueler.

Jordan gérait désormais les sponsors seul, sans jamais vraiment nous consulter. Il nous mettait devant le fait accompli à chaque nouvelle décision, et la distance se creusait un peu plus chaque jour.

Au départ, c'était pourtant M. Brice qui s'occupait des tickets et de la comptabilité. Toujours élégant, il troquait parfois ses costumes pour plus de simplicité, se tenant devant le portail pour vendre les tickets lui-même. Chaque soir, après les matchs, nous nous retrouvions à la résidence pour faire le point de la journée : Marielle, Kévin, Ezéchiël, Jordan et Beatrice alliée. C'était devenu notre routine.

Peu à peu, l'argent commença à rentrer. Mais Jordan décida soudain de retirer la gérance des tickets à M. Brice.

Un jour, une altercation éclata sur le terrain. Jordan, fidèle à son tempérament, haussa le ton devant tout le monde. Comme à son habitude, elle intervint, jouant la carte de la médiatrice tel un serpent qui siffle avant d'apaiser la tension qu'il a lui-même provoquée. C'est ainsi que Brice finit par lui remettre la gérance.

Au début, tout semblait bien se passer : l'argent était bien gardé, chaque dépense justifiée. Mais dès que les recettes passèrent entre leurs mains, tout changea. Ils commencèrent à dépenser sans compter, convaincus que, puisque nous gagnions, tout était permis si bien que dès les débuts, nous nous retrouvions avec des dettes à gérer.

Certaines équipes se retrouvaient sans maillots. Des tensions éclataient entre eux et couturiers, et nous devions souvent gérer les débordements. Marielle, qui savait conduire, recevait parfois le véhicule offert par le partenaire, mais seulement quand cela arrangeait ce dernier.

Grâce à notre patience, les couturiers finissaient toujours par accepter de travailler souvent à la dernière minute, parfois même la veille des matchs.

L'organisation laissait à désirer. Chaque fois que nous établissions un programme, il était aussitôt bouleversé. Marielle et moi passions de longues nuits dans des quartiers précaires d'Abidjan, à surveiller l'impression des maillots avant de les remettre aux couturiers chargés de l'assemblage.

Avec la montée du tournoi, une page officielle fut créée. Mais elle relayait uniquement l'image qu'Alliée avait tout pris en charge. Celui qui gérait la page faisait désormais partie de sa nouvelle équipe, et tous les mérites semblaient lui revenir. En voyant ces publications, je demandais parfois à celui qui les partageait s'il ne voyait pas que c'était faux.

Il évitait toujours la discussion.

Je lui disais souvent en face à Jordan, lors des moments difficiles, ceux qui étaient mis en avant étaient absents.

Les autres gardaient le silence, mais moi, avec mon franc-parler, je ne pouvais pas me taire.

Marielle, elle, me répétait : Naloh, laisse, il sait ce qu'il fait...

Le manque de respect grandissait chaque jour, nourri par l'argent qui circulait.

Et à ce stade, nous comprenions que le projet ne nous appartenait plus vraiment.

Il était devenu le reflet d'une ambition personnelle...

Et non plus celui d'une aventure collective.

En surface, tout semblait parfaitement organisé, la tension en coulisses ne cessait de monter. La pression de l'organisation, les décisions unilatérales, les non-dits... tout s'accumulait. C'est dans ce climat électrique qu'une vive altercation éclata entre Jordan et moi, exposant au grand jour les tensions qui couvaient depuis un moment.

La salle devint rapidement trop petite pour accueillir tout le monde. Ce jour-là, l'équipe qui jouait était celle qui traînait la plus grande fan-base, un choix stratégique, presque vital. Elle avait déjà assuré le match d'ouverture, le 13 octobre, attirant une foule record et marquant le lancement officiel du tournoi. Cette fois encore, elle revenait sur le terrain pour un match de poule décisif, déterminant pour sa qualification.

La foule, compacte et impatiente, rendait toute circulation impossible. Les portes restaient closes sous la pression des spectateurs. La situation dégénéra rapidement : les policiers durent intervenir, usant de gaz lacrymogène pour tenter de disperser la foule. Pendant ce temps, l'heure du match approchait inexorablement, et le timing pour la retransmission télévisée devait, coûte que coûte, être respecté.

Sans prévenir, Jordan me saisit par les bras pour me faire sortir, bien qu'il sache ce qui se passait à l'extérieur. Entouré de ses gardes du corps qu'il avait lui-même mis à dos, il me força dehors. Je communiquai avec le président, à qui je devais une reconnaissance éternelle, qui m'indiqua où se trouvaient ses joueurs et assura ma protection pour que je puisse revenir saine et sauve. Jordan, lui, entra à l'intérieur, me laissant respirer le lacrymogène dehors.

Plus tard, une dispute éclata entre nous. Il parlait en paraboles, prétendant que certaines personnes n'étaient pas dignes de son équipe. Dans la salle se trouvaient un petit d'Habib l'imprimeur, Allié, Sophie andoh sa compagne, lui et moi. Je n'ai pas répondu, laissant passer.

Lorsque Marielle entra, il recommença ses propos. Je lui dis alors : « Apprends à être moins lâche. Si tu veux t'adresser à moi, fais-le clairement. » Il ne supporta pas et me poussa violemment dehors. Le garde à la porte murmura : « Mme, ne parlez pas. »

Le soir, lors de nos réunions après les matchs, je m'installai à côté de lui et lui dis ses vérités devant tout le monde. Lorsque M. Brice voulut intervenir, je répondis : « Laissez, je sais me défendre. » La dispute reprit là où elle s'était arrêtée. Il finit par dire : « Sortez tous de chez moi », en ouvrant la porte. Ce



même jour, je refusai le transport qu'il proposait, d'un montant de 15 000 CFA, et il m'interdit de toucher aux maillots que je déposais pour le lavage. Finalement, voyant le travail que cela lui aurait coûté, il se résigna et me les confia à nouveau.

Lorsque la dame finissait de laver les maillots, je les envoyais chez mes parents pour les faire sécher avant les jours de match. Nous avions 18 équipes, avec 2 jeux de maillots par joueur et 13 joueurs par équipe, soit 234 jeux de maillots à gérer. J'étais multitâche, et mon corps en prenait vraiment des coups depuis le début de cette aventure, tout cela pour que le tournoi réussisse.

Avec l'avancée du tournoi, il a fallu changer de salle, nous offrant un court moment de répit. La fédération devait encore une fois nous soutenir en fournissant un espace plus grand.

Voulant s'accaparer tout, elle semait le chaos. Jordan approuvait, ayant déjà son idée derrière la tête : nous écarter d'un projet qui, grâce à notre énergie et notre sueur, avait vu le jour.

Après les premières phases disputées à Koumassi, l'ampleur croissante du tournoi nous conduisit à changer de cadre. Nous avons investi une salle bien plus grande, située au cœur de la commune du plateau, avec une capacité de 5000 places. C'est dans ce nouvelle espace que les quarts de finale débutèrent, marquant, une nouvelle étape de l'engouement que l'évènement suscitait. Le tournoi continuait, et l'énergie autour de l'évènement restait incroyable. Le public était au rendez-vous, les supporters enthousiastes, et les ventes de tickets confirmaient l'intérêt croissant pour la compétition.

L'argent des tickets, censé être géré de manière transparente, disparaissait mystérieusement. Peu à peu, nous découvrons qu'ils utilisaient les fonds à leur guise, laissant l'équipe supporter les conséquences de leurs choix.

À mesure que le tournoi prenait de l'ampleur, les visages se durcissaient et les vraies intentions se dévoilaient. L'argent circulait, les opportunités aussi et chacun semblait de plus en plus guidé par ses intérêts.

Même dans les moments les plus douloureux, alors que ma famille traversait un deuil, Jordan ne trouva ni le temps ni la décence d'adresser un mot de réconfort à ma mère, pourtant celle qui avait souvent tendu la main dans nos moments les plus sombres. Ce silence en disait long sur ce qu'il était devenu.

Son bras droit, à la tête d'une imprimerie, fut ensuite désigné pour produire les t-shirts officiels encore une décision prise sans concertation. Le bénéfice, bien sûr, tomba directement dans leurs poches.

Une cagnotte fut également lancée pour la pouponnière. Plus de deux millions de francs récoltés... mais à peine 500 000 déclarés publiquement. Le reste demeura sans explication. En apparence, le geste était noble ; en réalité, l'opacité régnait, ternissant l'image même de cette belle initiative.

A partir des quarts de finale, les tensions entre Jordan la Fédération, pourtant présente et impliquée depuis le début se brisèrent définitivement, elle se vit injustement accusée à tort de vol par Jordan. Le fossé entre lui et la Fédération de se creusait de jour en jour, Alliée estimait que le coût de la salle était excessif, malgré le prix très réduit que nous avons obtenu à peine le ¼ de la somme réelle. Elle ferma encore les yeux sur les dérives de son protégé, refusant de voir ce qui se jouait réellement.

Je vendais également des tickets aux présidents de clubs, afin de soutenir la vente et renforcer la mobilisation autour du tournoi. Malgré ces efforts, l'argent entrait sans que la gestion ne soit claire. Jordan refusait de me rembourser la somme que j'avais avancée pour sauver le projet. Cet argent n'était pas une réserve : c'était celui de la scolarité de mon petit frère.

J'ai dû encaisser, jusqu'au jour où il me remit enfin la somme. Mais au lieu d'un simple merci, il me tendit les billets avec froideur et lâcha :

— *Tu n'auras plus jamais cinq francs de mes mains.*

Plus que le manque d'argent, c'était l'humiliation et l'ingratitude qui pesaient, surtout après un tel sacrifice. Il cracha sur ceux qui, par le passé, avaient contribué à sa crédibilité et à sa reconnaissance.

M. Brice, fidèle et patient, s'excusa auprès de la Fédération pour apaiser la tension. Depuis le début, il avait tout donné également. Malgré tout, il resta digne et protégea l'image du projet.

Nous étions fatigués, mais nous savions qu'il fallait tenir le cap. Chaque jour, je devais gérer les équipes, m'assurer du bon déroulement des matchs et veiller à ce que tout se passe dans l'ordre. Le poids de la responsabilité reposait sur moi : superviser les préparatifs, gérer le personnel, vérifier les installations, tout en supportant les tensions provoquées par Jordan et son bras droit.

Petit à petit, les masques tombaient. Ceux qui semblaient être des alliés fidèles révélaient leur vrai visage. Chaque décision de Jordan prouvait combien il se moquait du collectif et ne pensait qu'à ses propres intérêts. Et malgré tout, il fallait continuer pour que le tournoi réussisse, car des milliers de personnes attendaient ce moment et je ne pouvais pas les décevoir.

Le tournoi battait son plein.

Chaque soir, c'était une marée humaine qui déferlait dans la salle. Les spectateurs arrivaient par vagues, des familles entières, des supporters passionnés, des curieux... Tous attirés par l'incroyable énergie qui émanait de l'événement.

La salle, pourtant conçue pour accueillir 5 000 personnes, semblait bien trop petite face à l'engouement général. Il n'y avait plus une seule place libre. Certains restaient debout, d'autres se hissaient sur les rebords, juste pour ne rien manquer.

L'ambiance était électrique, presque irréelle. On ressentait les vibrations des cris, des applaudissements, des chants, jusque dans le sol. Chaque action sur le terrain déclenchait des acclamations dignes d'un stade olympique.

Les lumières, la musique, les animations, les matchs intenses... tout contribuait à créer une atmosphère unique, vibrante, inoubliable.

C'était plus qu'un tournoi : c'était un spectacle, une fête populaire, un moment de communion qui rassemblait toutes les générations.

Oui, c'était magique.

Mais derrière la magie, les urgences s'enchaînaient.

La régie, engagée par Jordan et alliée, ne pouvait plus être payée. Les coûts s'élevaient à plus de 5 millions, une somme colossale qui menaçait directement la suite du tournoi. L'événement prenait de l'ampleur, mais les dettes, elles, s'accumulaient, personne ne savait vraiment ce qu'il faisait de tout l'argent qui entrait

Un soir, le tournoi fut même suspendu faute de régie. La salle d'habitude si animée était plongée dans un silence glacial. Il fallait trouver une solution. Vite.

Ne voyant plus d'issue, Jordan se tourna vers moi.

Il me demanda de rappeler mon amie Monk, la même que je lui avais suggérée dès le départ. Mais comme à son habitude, il fallait toujours qu'il se brûle avant de revenir vers moi. Une fois encore, je devais nettoyer derrière lui.

J'ai recontacté Monk et lui ai expliqué l'urgence. Je lui ai dit : Cette aventure peut être une vitrine pour toi. L'engouement est là, ta visibilité sera immense. Elle venait justement d'investir dans un écran géant de 24 mètres exactement ce qu'il nous fallait. Son devis initial s'élevait à 3 millions pour l'ensemble des prestations. Mais grâce à notre lien de 15 ans, elle accepta de descendre à 300 000 francs par jour.

Elle me dit alors : Naloh, je le fais pour toi. Parce que je vois que tu donnes tout pour que ce tournoi réussisse.

Lorsque j'annonçai la nouvelle à Jordan, il fut soulagé, heureux. Mais sans jamais réaliser la pression ni les efforts que cette solution m'avait coûtés.

Et pourtant, il ne tarda pas à reproduire les mêmes erreurs.

Il se débarrassa de l'ancienne régie sans leur remettre ce qui leur était dû. Un scandale éclata, relayé sur les réseaux sociaux. Mais la popularité grandissante de l'événement fit tout taire. Même les preuves n'ébranlèrent plus personne l'euphorie médiatique écrasait tout.

Un jour, Ezéchiel nous rapporta une révélation troublante. Un homme de Dieu, ami à lui, lui confia que Jordan ne voulait pas que nous avancions. Il voulait être le seul à briller. Et en effet, nous avions commencé comme une équipe soudée, presque une famille. Mais depuis l'arrivée de sa nouvelle équipe, tout avait changé. Son arrogance croissait. Il parlait mal aux présidents de clubs, ceux qui avaient cru en nous depuis le début. Et moi, je devais encore une fois réparer les pots cassés, apaiser les tensions.

Même les maillots que nous avions réussi à faire sortir de DHL étaient remis uniquement à sa nouvelle équipe. Ni M. Brice, ni moi, ni Marielle n'y avions accès.

Nous étions pourtant ceux qui avions tenu ce projet à bout de bras.

Mais tous les mérites, les ressources, la reconnaissance était désormais monopolisé par Jordan et son entourage.

Avec mon amie Monk, qui faisait à nouveau son retour dans l'aventure, tout semblait bien reparti. Les images étaient impeccables, rien à redire à son niveau. Le tournoi battait toujours son plein. Les jours de matchs étaient choisis par moi. Au départ, on jouait uniquement les week-ends, mais j'ai fini par étendre la programmation du jeudi au dimanche. Les jours ouvrables, on soufflait un peu du moins en apparence car il y avait toujours quelque chose à gérer, un imprévu à régler.

Peu à peu, il ne décrochait plus mes appels, sauf lorsqu'il se trouvait dans une situation qu'il savait que Naloh pouvait gérer, ou alors pour me transmettre des messages destinés aux présidents de clubs. Au fur et à mesure que le tournoi avançait, il ne nous faisait plus aucun compte rendu sur les recettes des matchs. Toute la gestion semblait désormais monopolisée par leur équipe. C'était devenu notre nouveau quotidien.

Et pourtant, au fil de l'eau, comme on l'avait toujours souhaité, le projet prenait de l'ampleur. La chaîne de télévision qui diffusait nos matchs proposa d'inviter **notre équipe** pour une émission. Mais, à notre grande surprise, ni Marielle, ni Ézéchiel, ni M. Brice, ni moi n'avions été informés de quoi que ce soit.

C'est en voyant l'annonce sur les réseaux sociaux qu'Ézéchiel m'envoya un message privé, me demandant si j'étais au courant. Aussi surprise que lui, je lui ai répondu que non. Peu après, mon amie Monk m'appela :

— Allô, Jordan m'a demandé de l'accompagner à LOVE TV. Il veut que je sois présentée comme faisant partie de son équipe. Tu es au courant ? On y va ?

Je lui ai répondu que je n'étais au courant de rien, qu'aucune émission n'avait été annoncée dans notre groupe pourtant appelé *Équipe triezz*. Par principe, elle décida donc de ne pas y aller, car ce n'était pas par moi qu'elle avait intégré le projet.

L'émission passa, et beaucoup furent surpris de ne pas nous y voir. Les gens se posaient des questions. Et c'est là qu'on découvrit que Kevin y était aussi. Seul lui le savait, vu qu'il gérait les créations visuelles. Le plus ironique dans tout ça, c'est qu'on était proches... mais bon.

Pourtant, dès nos débuts, lorsque le projet a vu le jour le 13 octobre, une autre grande chaîne de télévision s'était déjà montrée intéressée, alors même que nous étions encore en train de poser les bases. Elle souhaitait m'interviewer aux côtés de Jordan. Mais j'ai décliné, fidèle à mon choix de toujours rester dans l'ombre, comme je le chantais depuis le début... sans savoir qu'en réalité...

Mais les manquements s'accumulaient.

Quelques jours plus tard, nous avons encore découvert sur les réseaux qu'il avait été invité par un grand nom du football ivoirien. Les photos circulaient partout.

Et comme toujours, nous reprenions nos activités comme si de rien n'était, sans poser de questions.

Lors d'une réunion ou du moins ce qui en tenait lieu, j'ai tenu à dire clairement que depuis le début de cette aventure, **je n'étais pas en quête de visibilité**.

Apparemment, cette phrase piqua son bras droit, qui, pendant la réunion, fit semblant de dormir. Quelques heures plus tard, elle m'appela :

— Naloh, on m'a dit que tu as parlé de moi.

Je lui ai alors répondu calmement :

— Non, madame. Quand j'ai quelque chose à dire, je le dis haut et fort. Il n'y a pas de filtre dans ma bouche. Même Jordan, quand j'ai un mot à lui adresser, je le fais de manière directe.

Elle me rétorqua :

— Ah ok, nous sommes donc pareilles.

Et c'est sur cette note que nous nous sommes quittées.

On évoluait, et la montée d'adrénaline des supporters devenait de plus en plus intense. Il fallait désormais rester vigilants à tous les niveaux : sécurité, billetterie et prévention des dégâts matériels dans la salle... On affichait presque toujours complet. Le stade était plein à craquer, et chaque match faisait vibrer la foule.

Mon père, qui venait régulièrement au stade pour me soutenir, observait toujours tout d'un œil attentif. Cadre de société et ancien garde du corps d'un ex-président d'un pays d'Afrique de l'Ouest, rien ne lui échappait. Ce jour-là encore, il était présent, calme mais observateur, remarquant ce que beaucoup ne voyaient pas.

Ce n'est qu'une fois rentrée à la maison qu'il m'a appelée dans le salon. Il m'a regardée droit dans les yeux et m'a dit d'une voix posée :

Sylvère, il y a un problème avec vos tickets. Ils sont falsifiés.

Je suis restée figée. Il avait raison. En réalité, il existait bien des copies frauduleuses : certains membres de l'équipe inséraient discrètement leurs propres tickets dans le circuit de vente, détournant ainsi une partie des recettes. Et comme si cela ne suffisait pas, le bras droit de Jordan celui en qui il avait toute confiance était, elle aussi, de mèche. Avec d'autres complices de son côté, il revendait des tickets en douce. Le système s'était transformé en un véritable marché parallèle, bien organisé et soigneusement dissimulé.

Peu à peu, vu la foule entassée dans la salle, les chiffres présentes ne reflétaient plus du tout la réalité. Heureusement, à une période, c'était M. Brice qui gérait la billetterie. Et là, on voyait clairement la différence : quand c'était lui, l'argent entrait vraiment. Tout était carré, transparent, bien tenu. Mais après son départ, tout s'est mis à dérapier.

Marielle et moi en parlions souvent. J'avais mes soupçons, mais je ne voulais pas me mêler de ces histoires d'argent. Un jour, elle m'a appelée :

Naloh, tu n'as pas remarqué que ceux qui vendent les tickets volent ?

J'ai répondu : Si.

Elle a demandé : Si on devait en parler à Jordan ? J'ai répondu : OUI

Nous l'avons donc appelé à une conférence à trois et lui avons exposé les faits, sans colère, juste la vérité. Il est tombé des nues. Il voulait interroger les personnes concernées, mais il ne savait même pas comment s'y prendre.

Plus tard, il a remplacé ceux qui géraient la vente. Il voulait confier la billetterie à Marielle et moi, mais nous avons refusé catégoriquement.

Je ne touche pas à l'argent, lui ai-je dit.

Il a alors confié cette tâche à sa compagne Sophie, épaulée par quelques hôtesses.

Nos échanges se limitaient désormais au strict minimum, souvent au terrain. Après les matchs, lorsqu'il fixait un rendez-vous pour le débriefing, il n'était généralement pas présent. On attendait des heures, pour finalement rentrer chez nous, déçues mais résignées.

C'est avec cette montée d'activité que nous avons fini par rencontrer sa famille. Lorsqu'elle venait, elle était souvent accompagnée d'Alliée, qui est du même groupe ethnique que sa mère. Tout semblait se mélanger : vie professionnelle, liens personnels, et imprévus.

Entre la préparation des matchs et l'organisation des demi-finales, tout devait être minutieusement planifié. Chaque détail comptait, et c'était à nous de veiller à ce que rien ne soit laissé au hasard. Nous faisons tout pour que le tournoi continue de tenir debout malgré le chaos intérieur.

Et un jour, face à Jordan, j'ai fini par lui dire d'un ton ferme, mais sans haine :

Quand bien tu sois méchant, nous ne pouvons laisser le pari couler.

C'est aussi à cette période que plusieurs présidents de clubs m'ont confié qu'ils achetaient leurs tickets auprès de personnes non autorisées. Là, tout s'est confirmé : les doutes de mon père, nos soupçons, nos discussions... tout.

Nous avons atteint les demi-finales, avec ce qui ressemblait à une organisation.

Mais en vérité, tout n'était qu'une façade.

Ils ne nous disaient jamais tout. Le problème n'était pas que d'autres rejoignent le projet non.

Nous savions tous, au fond, qu'un projet aussi vaste nécessitait d'autres mains bienveillantes.

Mais l'essence d'une vraie famille, c'est justement de s'agrandir dans la transparence, d'accueillir les nouveaux sans trahir les anciens, sans animosité, sans exclusion.

Ce qui posait réellement problème, c'était cette manière de tout faire en cachette, de tout planifier derrière notre dos,

avec pour seul objectif de nous écarter doucement, mais sûrement.

Chaque jour de match, on découvrait de nouveaux visages,

de nouvelles personnes intégrées au projet... sans jamais avoir été consultés.

Il organisait des réunions physiques avec nous, pour donner l'illusion d'un travail d'équipe.

Mais en parallèle, une autre réunion se tenait ailleurs, avec sa nouvelle équipe, dans la plus grande discrétion.

C'était devenu notre quotidien :

apprendre les choses par des tiers, jamais par lui.

Petit à petit, on se disait qu'il fallait juste tenir bon,

que malgré tout, ce projet nous appartenait encore un peu.

Mais un jour, on découvrit qu'il avait créé un *autre* groupe WhatsApp un groupe parallèle réservé à sa nouvelle équipe.

Le groupe principal, celui où tout avait commencé, n'était plus qu'un espace vide, silencieux.

Nous étions désormais réduits à des figurants dans notre propre histoire. Spectateurs d'un projet que nous avons pourtant aidé à bâtir, à porter, à défendre...

Pendant les préparatifs des demi-finales, un shooting des joueurs devait être organisé. Vu que je gérais à la fois les maillots et la coordination des équipes, j'ai dû être sur place dès le matin, jusqu'à 18h. Je ne suis rentrée chez moi que vers 20h, complètement vidée.

Il fallait collaborer avec les coaches pour récupérer les noms exacts des joueurs et les transmettre à Kévin, chargé des visuels.

J'étais seule à superviser le shooting, entourée d'une équipe très professionnelle et sympathique. À un moment donné, deux silhouettes sont apparues : Jordan et son bras droit. Juste un échange de salutations, rien de plus. Puis ils sont repartis comme ils étaient venus.

Quand tout fut terminé, je suis rentrée chez moi, éreintée. À ce stade de l'aventure, mon corps ne suivait plus. J'étais amaigrie, marquée par la fatigue... je ne me reconnaissais même plus dans le miroir.

Et pourtant, c'est souvent quand tout semble s'effondrer que quelque chose de fort renaît en silence. Cette nuit-là, malgré la lassitude, j'ai ressenti une énergie étrange une sorte de calme intérieur, comme si l'univers voulait me dire de tenir encore un peu. Sans le savoir, j'étais à l'aube d'une connexion magique... celle qui allait tout changer.

Les demi-finales furent magistrales.

Le public était en transe, les équipes plus déterminées que jamais, et chaque match tenait en haleine tous ceux présents ce jour-là. Lorsque la disposition changeait, les journées prenaient une tout autre tournure.

On se retrouvait parfois avec plus de soixante-dix millions qui circulaient en une seule journée. Une somme colossale, presque irréaliste, surtout quand on repensait à nos débuts modestes. L'argent entrait, sortait, se comptait, se recomptait... et pourtant, à la fin, il manquait toujours quelque chose. Plus le tournoi prenait de l'ampleur, plus les chiffres donnaient le vertige. Les tribunes étaient pleines à craquer, les cris des supporters couvraient tout, et les files d'attente devant les guichets s'étiraient jusqu'à l'extérieur du stade.

Malgré les tensions en coulisses, la passion du jeu avait repris le dessus l'espace d'un instant, tout le monde vibrait à l'unisson. Notre quotidien resta ainsi jusqu'à la finale.

Le grand jour approchait, chargé d'une tension silencieuse.

Chacun faisait semblant d'aller bien, mais derrière les sourires forcés, tout le monde savait que quelque chose s'était brisé.

L'ambiance n'avait plus rien à voir avec celle des débuts : plus de rires partagés, plus de véritables discussions... seulement des regards qui s'évitent et des silences lourds.

Et pourtant, malgré tout, il fallait tenir.

Parce qu'au fond, on ne voulait pas que tout ce qu'on avait bâti s'effondre à cause de la rancune ou des non-dits.

Alors on a continué, avec ce qu'il restait de nous, espérant que la finale redonnerait un sens à tout ça.

### **Encart spécial Le président de mon cœur**

*Parmi tous les présidents que j'ai rencontrés durant cette aventure, il en est un qui occupait une place particulière dans mon cœur : le président de Koumassi. C'était plus qu'un collaborateur, plus qu'un acteur du tournoi... c'était un repère. Un petit papa, comme j'aimais souvent l'appeler.*

*Dès le départ, il a cru au projet. Il achetait toujours ses tickets avec cœur, parfois même plus qu'il n'en fallait, juste pour soutenir. Son équipe, il la portait avec fierté et humilité, et malgré les tensions, il gardait toujours une parole juste, une présence apaisante.*

*Malheureusement, son équipe s'est inclinée en quarts de finale. Et même si ce n'était qu'un match, cette élimination m'a laissé un vide. Parce qu'avec lui, ce n'était pas qu'une question de football : c'était une posture, une loyauté, un amour sincère du sport et de l'humain.*

*Merci, Président. Votre passage a marqué ce tournoi bien au-delà du score.*

---

### **Encart spécial – De nos mains ,il a grandi**

*Nous fîmes la rencontre de sa mère.*

*Elle était ce jour-là chez son oncle Cyril, dans une atmosphère paisible où tout semblait à sa place. Une très belle femme, avec ce regard doux mais pénétrant de celles qui ont beaucoup vu, beaucoup compris. À première vue, on aurait dit que notre présence, depuis des mois, avait eu un effet sur lui comme si, à travers nos projets, nos échanges, il avait retrouvé un certain équilibre. Elle le regardait avec une tendresse mêlée de fierté, et cela se sentait jusque dans sa manière de nous accueillir.*

*Nous la saluâmes chaleureusement. Les présentations se firent naturellement, avec cette politesse sincère qui rend les premiers instants agréables. Le courant passa vite. Elle avait ce sourire qui met à l'aise, celui qui donne l'impression d'être attendu depuis longtemps.*

*Ce jour-là, c'est la femme de son oncle qui s'était chargée du repas. L'odeur du riz encore chaud se mêlait à celle des épices qui flottaient dans la cour. On s'installa autour de la table, dans une ambiance simple mais pleine de chaleur. On riait, on échangeait, on parlait du tournoi, du travail, de tout et de rien. Le moment avait quelque chose de familier, presque réconfortant comme si, pour quelques heures, tout rentrait dans l'ordre.*

## **LE COURONNEMENT D'UN COMBAT**



Quelques dégâts mineurs s'étaient produits lors de la demi-finale. La directrice qui gérait les salles demanda à ce qu'on paie 1 million pour les réparations, mais il refusa, arguant que la FFO devait s'en charger, sous prétexte qu'elle nous avait volés. Les liens avec eux étaient déjà complètement rompus, depuis cette histoire d'accusations de vol.

Lors d'une réunion je lui ai rappelé que tout avait commencé grâce à **ma mère**, qui est très amie avec la famille du ministre des Sports

C'est par elle que nous avons pu obtenir **deux rendez-vous** avec lui : le premier, plus **personnel**, où **sa sœur nous avait accompagnés**, et le second, **avec la Fédération**, où nous étions venus **en équipe**.

Vu tout ça, il me paraissait évident qu'on devait envoyer une invitation à **la sœur** et au **ministre** lui-même.

Mais à ma grande surprise, **il m'a demandé de me charger uniquement de la sœur**.

Le jour de la finale restera gravé dans ma mémoire. Il fallait négocier le prix des tickets pour les deux clubs finalistes ceux-là mêmes qui me sollicitaient sans cesse.

Les tickets étaient initialement vendus entre 10 000 et 200 000 francs.

J'ai donc appelé Jordan pour négocier et obtenir une baisse du prix, à 5 000 francs.

Mais c'est sa compagne Sophie, Béatrice alliée, qui a décroché, accompagnée d'une autre personne dans la voiture, Jordan étant juste à côté.

J'ai entendu leurs voix à l'unisson au bout du fil.

Tellement énervée par ce manque de respect, j'ai rétorqué sèchement :

« Ce n'est pas vos voix que j'ai envie d'entendre. »

Puis, sans un mot de plus, elle m'a raccrochée au nez.

Le jour de la finale restera gravé dans ma mémoire.

La rencontre était intense, presque irréaliste. Des émeutes éclatèrent, l'atmosphère devint électrique. La police dut même tirer des gaz lacrymogènes pour disperser la foule et calmer les tensions.

La sœur du ministre n'a pas pu entrer à cause de la cohue et des bombes lacrymogènes. Elle a dû rebrousser chemin impossible d'ouvrir le portail tant la foule était compacte.

Dans ce chaos, un incident faillit tout faire basculer : un gendarme aurait levé la main sur un joueur de l'équipe d'adjal. En colère, les joueurs refusèrent de poursuivre le match.

Il a fallu intervenir, encore une fois.

Accompagnée du président du club, je suis sortie pour leur parler. J'ai présenté des excuses, rassuré, négocié. Nous les avons mis à l'abri, puis, finalement, ils ont accepté de retourner sur le terrain.

Encore une fois, c'est moi qu'on appelait.

C'est moi qui devais calmer, expliquer, justifier.

J'ai dû présenter des excuses encore au nom d'un système qui, trop souvent, m'avait mise de côté.

Comme si cela ne suffisait pas, une nouvelle crise éclata. L'inspecteur était furieux.

J'ai échangé par téléphone avec le communicant du ministre, qui m'a révélé que Jonathan n'avait même pas envoyé de carte d'invitation officielle au ministre des Sports.

Pire encore : le ministre avait entendu parler de certains comportements et jugeait l'attitude du petit impolie et déplacée.

Après avoir fait entrer le club qui devait jouer, c'est enfin à ce moment que la finale se déroulera. Elle était parfaite. Le match s'est déroulé dans un esprit compétitif et fair-play, sous les encouragements enthousiastes des supporters. Chaque action, chaque but, chaque arrêt du gardien a fait vibrer le public. L'ambiance était électrique, mais maîtrisée, et l'organisation impeccable.

À la fin, est venu le moment tant attendu : la remise des trophées et des chèques.

Le club vainqueur a reçu son trophée, accompagné d'un chèque de 40 millions, tandis que le deuxième club est reparti avec son trophée et un chèque de 20 000 millions. Les joueurs se sont serrés la main, souriants et émus, et les supporters ont applaudi avec ferveur. Ce moment de reconnaissance et de joie a scellé le succès de la compétition, malgré les tensions qui l'avaient précédée. La finale c'était l'apogée. Les efforts, les nuits dans l'ombre tout convergeait vers ce moment. Après la finale nous nous sommes tous à la résidence pour débriefing, autour d'un repas convivial.

La table était richement garnie d'amuse-bouche et du vin destiné à nos invités VVIP, que personne n'avait vraiment touché. M. Brice avait fait appel à un service traiteur de qualité : un ami, responsable d'un grand hôtel cinq étoiles, veillait à ce que chaque détail soit parfait.

L'atmosphère, d'abord tendue après l'effort de la compétition, s'est vite détendue. Nous avons pu rire un peu, partager des anecdotes et oublier, le temps de quelques heures, les attitudes méchantes et les tensions accumulées. Pendant longtemps, peu de gens croyaient en nous, mais ce soir-là, nous savions que nous avions atteint un rêve : l'objectif d'asseoir un événement à l'image d'un Super Bowl avait été accompli.

Il y avait quelque chose de réconfortant dans ce moment : voir l'équipe se détendre, échanger avec sincérité et simplicité. Cela m'a rappelé une vérité que l'on oublie trop souvent : on peut connaître le cœur d'un homme à la façon dont il traite ses semblables. Parfois, une personne peut sembler gentille, mais son cœur est mauvais.

Les conversations allaient bon train, ponctuées de sourires et de petites remarques qui faisaient éclater de rire tout le monde. Même les plus sérieux se laissaient emporter par la légèreté du moment. Ce mélange de reconnaissance, de convivialité et de fierté rendait la soirée unique, comme si chaque toast, chaque éclat de rire venait sceller une parenthèse de bonheur au milieu du tumulte de nos vies.

### ***L'épilogue après la finale***

Ce moment à la résidence marquait la fin officielle... mais ce qui allait suivre allait me surprendre. C'est là que l'épilogue inattendu a pris forme.

La finale s'était achevée dans l'euphorie. Le public, les cris, les couleurs... tout vibrait encore dans l'air. Mais c'est après que s'est produit un moment marquant *mon épilogue*.

Alors que les choses semblaient se calmer, le président celui que j'appelais *le président de mon cœur* a pris la parole, publiquement.

Dans une publication partagée sur la page officielle du **Komassi Club**, il a retracé mon rôle, mon engagement, ma résilience.

Il écrivait :

*Reconnaissance tche tche2022*

*Le rideau est tombé, le dimanche dernier, sur la 1ère édition de tche tche 2022 organisée par Jordan Mendy avec la victoire de l'équipe d'Adjal.*

*Je voudrais saluer une personne qui a participé à la réussite de cet important événement qui a tenu en haleine toute la jeunesse ivoirienne.*

*Elle a cru au projet et a travaillé d'arrache-pied dans l'ombre et dans les moments les plus difficiles.*

*Assurant l'interface entre le comité d'organisation et les Présidents de Clubs, elle a su gérer plusieurs crises et a réussi à convaincre les Présidents lorsque certains parmi eux abandonnaient le navire.*

*Cette personne n'est autre que NALOH TRAORÉ, Coordinatrice du Tchetché 2022*

*Je voudrais saluer ta bravoure, ton abnégation et ton sens élevé de l'organisation chère sœur....*

*On ne pouvait tourner la page de cette 1ère édition du Tche-Tche 2022 sans te rendre ce petit hommage.*

*Hommage.*

Ses mots ont touché. Beaucoup m'ont félicitée.

J'ai accueilli cette reconnaissance avec émotion c'était *l'épilogue d'un long combat*, une lumière sur les sacrifices silencieux.

Mais en réalité, j'ai eu **deux épilogues**.

À travers celui du Président de mon cœur, beaucoup d'autres présidents ont réagi publiquement et en message privé.

Tout était bien accueilli : même ceux qui, autrefois, me voyaient comme une ennemie, ont changé de regard.

Ce jour-là, des opposants sont devenus alliés.

Jordan n'était pas vraiment content.

Pour lui, il aurait dû être le seul à recevoir les mérites.

Mon épilogue a réveillé une jalousie silencieuse.

Pendant ce temps, **Marielle** et les autres me félicitaient.

Marielle m'appelait souvent *la coordinatrice*, et j'en riais à chaque fois.

**Monsieur brice** aussi reprenait ce surnom, toujours avec le même sourire complice.

Ces petites attentions rendaient le moment plus léger.

*La lumière des autres n'éteint pas la tienne, sauf si ton cœur est plein d'ombre.*

Peu après, on a commencé à fixer des dates pour une réunion post-finale.

La localisation fut envoyée dans notre ancien groupe, devenu un *cimetière numérique* plus personne n'y parlait vraiment.

Comme Marielle et moi habitions à proximité, je suis tout de même passée la récupérer.

Puis nous avons pris la route ensemble, en direction du nouveau bureau, situé à **Bingerville** le lieu choisi pour cette nouvelle étape.

## CONVAINCU D'ÊTRE MILLIONNAIRE

En prenant la route, nous étions tous convaincus que la réunion porterait sur le partage.

Chacun de nous se voyait déjà **millionnaire**, projetant nos rêves sur ce qui restait à construire. C'est alors dans cet élan d'optimisme que m'est venue l'idée d'un grand projet une vision que Marielle me demanda de garder précieusement, avec l'espoir qu'on investirait une partie de nos gains

Lors de la première réunion, dans le bureau de Béatrice alliée, elle a dit à **M. Stéphane** que je lui avais manqué de respect suite à ce que j'avais dit au téléphone pendant les préparatifs de la finale.

Elle insistait : je pouvais être sa petite sœur.

Je lui ai répondu calmement :

*Non, je ne suis pas votre petite sœur.*

Et que le respect devait être **mutuel**.

**M. Brice** a tenté de calmer les choses et, finalement, on en est resté là.

Ensuite, nous avons continué les réunions... mais *jamais on ne parlait de partage*.

Il disait : *Toi, Naloh, côté Tche-Tche, t'as tué... reste là-bas.*

Il demandait à Marielle et **Ezéchiél**, de lui présenter le plan de relance de **Taxigo**.

C'est peu après cela qu'il demanda à Kevin et Marielle de me parler de me parler. Il prenait la défense de Béatrice alliée, affirmant qu'il n'avait aucune intention de se séparer de moi, tout en soulignant que je n'étais pas indispensable

Kevin a simplement répondu : *Humm*

Le humm de Kevin raisonnait en moi, profond et lucide, comme une voix qui intérieure murmurant : *Naloh ...je t'ai dit, encaisse, observe...ne fléchis pas*

Marine, elle, n'avait rien dit.

On a ensuite demandé à parler à **Jordan**.

Marielle devait encore plus de six mois de loyers, **le loyer s'élevant à 200 mil le mois**, ayant démissionné pour se lancer dans l'aventure.

Nous étions donc moi, lui et Marine.

J'ai dû lui exposer la situation, il remit 200.000. Cette somme **ne pouvait pourtant rien régler** ; il n'effaçait ni les manquements, ni la trahison, ni le chaos créé.

*Parfois, la trahison ne te détruit pas, elle t'éveille.*

Nous n'avions toujours pas parlé du partage. Chacun s'éparpillait dans ses occupations, et un jour, j'ai reçu un appel de Jordan. Il me demandait de venir à la résidence. Durant l'appel, il a précisé qu'on disait que je collaborais avec la Fédération.

Je lui ai répondu calmement par un non.

Car après la compétition, c'était vraiment difficile. Lors des précédentes réunions à Bingerville, on s'était débrouillées seules. Pas un sou ne nous avait été donné, alors qu'ils connaissaient nos situations.

Il a accepté. Je suis donc allée à la résidence. Sur place, il m'a lancé : On dit que tu travailles pour la Fédération, ils veulent te voler dans tes mains, et ce sont nos ennemis." Il était accompagné de son bras droit et de sa compagne. Limite, j'avais l'impression d'être passée à un interrogatoire.

Stupéfaite, je me suis retenue de lever la voix. J'ai dit, les dents serrées :

Waouh... seuls tes intérêts comptent apparemment.

Puis, calmement mais avec fermeté :

Ce ne sont pas mes ennemis. Ils m'ont juste demandé un service, que j'ai accepté. Ce n'est pas un crime.

Sans explication, il m'a ensuite demandé de quitter les lieux.

Je suis partie, mais intérieurement, tout bouillonnait. Cette attitude malsaine, cette non-reconnaissance... ça avait assez duré. Gloire rapide et insolente, cupidité et avidité : voilà la force qui guidait ses gestes, laissant derrière lui rancunes, tensions et injustices. Et moi, je restais debout, seule contre leur petit monde égoïste.

Depuis ce jour-là, je ne lui ai plus jamais écrit. C'est lui qui m'a bloquée. Il restait de l'argent que ma copine devait récupérer. J'ai donc demandé à Kevin, qui vivait là-bas, de le prendre pour elle. Il l'a fait, je l'ai transmis.

Plus tard, sa compagne m'a appelée pour me dire que Jordan avait besoin des maillots. Je lui ai répondu qu'il pouvait m'appeler lui-même s'il voulait vraiment les récupérer. Je ne travaillais pas avec elle. Elle aussi, après ça, m'a bloquée. Pourtant, on s'entendait très bien.

Quant aux maillots, ils étaient chez moi. J'ai fini par les remettre aux présidents de club quand ils m'ont contactée directement. Et pour ceux qui ne se sont jamais présentés, j'ai offert les maillots aux enfants du quartier.

Avec le recul, j'ai compris qu'il cherchait simplement à créer des histoires avec chacun de nous, à semer des tensions, juste pour éviter de remettre notre dû.

Les jours défilaient, lourds et répétitifs, sans partage, sans reconnaissance. Rien.

Puis il décida de quitter le groupe.

Monsieur Stéphane multiplia les convocations, les rendez-vous... mais ne vint jamais.

Il ne répondait plus aux appels, comme si nous n'avions aucune importance à ses yeux.

Quand enfin une réunion eut lieu, il entra chargé d'un mépris palpable.

Désagréable, insultant, il lançait ses mots comme des flèches :

*C'est mon projet, et vous n'êtes rien !* répétait-il, un sourire cruel aux lèvres.

Il croyait dominer la pièce, écraser nos volontés par sa seule présence.

Mais cette domination n'était qu'illusion.

Chaque mot qu'il prononçait, chaque regard méprisant, rencontrait notre silence défiant.

Il se berçait d'illusions, persuadé que nous plierions sous sa cruauté, alors qu'en réalité, nous restions debout, fiers, invaincus dans notre refus de nous laisser écraser

Il refusait toute discussion sur le partage.

Chaque tentative de parler d'équité se heurtait à son mur de silence et de mépris.

Tout ce que nous avons construit ensemble semblait ne valoir rien à ses yeux.

Il n'y eut jamais de contrat signé.

Aucun papier, aucun cachet.

Pourtant, pour les plus petits que nous employions, nous avons toujours pris soin de formaliser chaque engagement.

Entre nous, il y eut un cérémonial différent : pas celui des bureaux officiels, mais celui des débuts pleins d'espoir, des regards qui disaient *on y va ensemble*, des promesses échangées comme des serments silencieux.

Notre engagement fut verbal, mais chargé d'une sincérité rare.

On croyait que cela suffirait.

Que les rêves partagés et les efforts fournis ensemble valaient tous les contrats du monde.

Mais le temps montra la vérité :

sans écrits, même les engagements les plus sincères s'effacent.

Et même les plus beaux débuts, les plus belles promesses, peuvent être piétinés lorsque la volonté de ne rien partager prend le dessus.

Alors M. Brice et M. Blend décidèrent qu'on devait tenter une action en justice.

C'est-à-dire moi, Kevin, Marielle et Ezéchiel.

Finalement, Félix choisit de se rester aux cotes de Jordan, faute d'avoir un endroit où loger.

Un jour, M. Blend nous expliqua qu'il avait vu notre avocate parler avec leur avocat.

Peu après, notre avocate vint vers nous et dit, presque en riant : *Mon papa chéri.*

On repartit au procès, mais le juge n'avait toujours pas les preuves que nous avions déposées.

On dut refaire tous les documents, encore et encore.

Quelqu'un nous prévint que notre avocat risquait de nous faire perdre, n'ayant pas déposé les pièces essentielles.

On l'appelait sans cesse, mais il ne répondait jamais.

On se rendit même chez lui, sans succès.

Une servante finit par nous indiquer quand on pourrait le trouver à la maison, mais elle nous supplia de **ne jamais mentionner son nom**.

Une nuit, nous restâmes longtemps devant chez lui, mais il ne daigna pas apparaître.

Après une longue absence aux audiences, il fit enfin son apparition.

Le juge nous appela, et quand je me levai, il éclata : *Tu veux faire quoi comme ça ?*

Je répondis calmement : *Je veux parler au juge.*

Je remis alors un courrier au juge pour notifier qu'il n'était plus notre avocat.

À la sortie, il me lança avec arrogance : *Tu as vu que le juge m'a regardé, non ? On s'est compris.*

Mais le juge avait déjà toutes les informations nécessaires et savait parfaitement qu'il était incompétent.

L'affaire en justice n'aboutit jamais.

J'ai décidé de clore définitivement ce chapitre.

Marielle aussi.

Apparemment, certains influenceurs avec qui ils menaient la guerre avaient des connaissances dans mon entourage.

Des infiltrés.

Ils pensaient me connaître, pensaient avoir cette proximité suffisante pour se permettre certaines demandes.

Ils m'appelaient souvent pour "avoir des infos", pour sonder, pour manipuler.

Certains sont même allés jusqu'à me demander s'il n'existait pas des dossiers compromettants sur lui histoire de mieux préparer leur défense, disaient-ils.

Et pire encore, certains pensaient que je pouvais être instrumentalisée.

Que j'allais, sans même m'en rendre compte, servir à descendre Jordan.

Non.

J'étais bien plus que ça.

J'étais pour lui comme une grande sœur... et parfois même, comme une grande mère.

Je savais raisonner, calmer, apaiser.

J'ai des principes moraux, une force de caractère, et l'éducation de mes parents.

Et surtout, j'ai une grande foi en Allah.

Alors non, je n'ai pas cédé.

Je ne participe pas à ce genre de jeux. Ce n'est pas dans ma nature, ni dans mon éducation.

Certains m'ont traitée de naïve, d'autres de faible.  
Mais ils ne comprendront jamais que ce n'était pas de la naïveté.  
C'était de la loyauté, de la droiture, de la foi.

Et comme si cela ne suffisait pas, certains allaient jusqu'à m'enregistrer pendant nos appels.  
Des proches, parfois. Des gens que je considérais.  
La célébrité a vraiment des vices... elle pousse les cœurs faibles à se perdre.

Mais je sais qui c'est.  
Et ils savent que je sais.

Et j'en suis convaincue :  
nul ne se fera justice soi-même ici-bas.  
Car ce que les hommes font dans l'ombre, Allah, Lui, le met toujours en lumière.

Je n'ai pas besoin de hurler ma vérité.  
Elle finira toujours par parler d'elle-même .

## RESUME DE L'OEUVRE

### Les masques du mythomane influenceur

Dans *Les masques du mythomane influenceur* Naloh Traoré revient avec sincérité sur un épisode marquant de sa vie : son engagement dans l'organisation du tournoi Tchétché 2022, un événement ayant mobilisé la jeunesse ivoirienne autour du sport et de la culture. Loin de l'image festive projetée sur les réseaux sociaux, elle lève le voile sur les réalités invisibles : les trahisons, les manipulations, les non-dits, les épreuves personnelles.

Ce récit, à la frontière entre la confiance et le cri du cœur, dévoile comment une femme de l'ombre, guidée par des valeurs de loyauté, de foi et de dignité, a résisté aux dérives d'un monde de buzz et de fausses apparences. L'autrice démasque un influenceur très suivi, dont le succès numérique dissimule un fonctionnement toxique, opportuniste et destructeur.

Au fil des pages, elle explore aussi ses propres failles, ses espoirs, ses douleurs, mais surtout, son besoin de vérité, de transmission et de justice. Un témoignage fort, écrit comme un héritage destiné à ses enfants, aux femmes en quête de sens, et à tous ceux qui refusent le silence.



